Signe et Discours

René Marchio Jean-Claude Molinier

© *Fabienne Verdier*

Séminaire - Groupe Régional de Psychanalyse

(février - avril - juin 2012)

*Hommage à **Fabienne Verdier** dont l'Unique Trait a suscité et soutenu notre élaboration sur l'écriture et sur le signe.*

Copyright

Fabienne Verdier, Éditions Albin-Michel, *« Entre ciel et terre »* et www.fabienneverdier.com.

« Un parler ouvert, ouvre un autre parler, et le tire hors, comme fait le vin et l'amour »
Montaigne (Essais III, 1.)

Ouverture

Cosigner un texte ne va pas sans qu'on puisse y repérer la mise de chacun et les conditions de son élaboration. La mise n'est pas la mainmise, elle est toujours déjà perdue.

C'est dans le cadre du Groupe Régional de Psychanalyse qu'à l'automne 2011, Jean-Paul Ricœur nous proposait, nous étions alors, Jean-Claude Molinier et moi, responsables du dispositif des « Après-midits », de présenter nous-mêmes une intervention sur *la discursivité*, tant les références à Michel Foucault suscitaient à la fois intérêt et dissonance au sein du groupe. C'était une occasion pour moi de m'associer à un travail déjà amorcé par Jean-Claude Molinier, suivi et soutenu par Olivier Sigrist. Ce dernier n'ayant pu trouver le temps de la préparation pour intervenir dans le cadre des « Après-midits », nous avons assuré *en duo*, un séminaire ouvert intitulé « *Signe et discours* » les 11 février, 14 avril et 2 juin 2012.

Presqu'un an après, intérêts et polémiques nous ont conduit à rassembler, remanier et établir les textes de ces trois interventions dont la première écriture, hormis le chapitre intitulé « Le « retour à … comme opérateur de lecture » que j'ai initialement rédigé, est à attribuer à Jean-Claude Molinier.

Mais je dirais aussi que dans *« staferla »*, j'associe Olivier Sigrist, car chacun de nous, à sa manière, a assisté Jean-Claude dans son élaboration.

Ce texte est une clinique de l'amour, ses conditions d'élaboration une clinique de l'amitié.

René Marchio

« Signe et discours » I _ Le signe, archéologie de l'écriture 5

I - Signe et signature 6

II - L'énoncé et la question du signe chez Michel Foucault 7

III - Entre sémiologie et sémantique. Le signe, écart et fonction d'existence 11

IV – La théorie des signatures 17

« Signe et discours » II _Signe, marque et trait unique 26

I - « Le retour à … » comme opérateur de lecture 26

II - Signe et écriture 31

III - Écriture d'un blanc 39

IV - Un tracé en acte 47

V - L'unique trait de pinceau de Shitao 50

VI – Lituraterre 55

« Signe et discours » III 62

Mais Encore … 62

« Signe et discours » I

Le signe, archéologie de l'écriture.

Lacan déclarait, le 5 juin 1970 :

> « {…} sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour. Ce que j'ai dénoncé d'une sémiotique implicite dont seul le désarroi aurait permis la linguistique, n'empêche pas qu'il faille la refaire, et de ce même nom, puisqu'en fait c'est de celle à faire, qu'à l'ancienne nous le reportons. »[1]

Il dira sept ans plus tard, en 1977 :

> « Tout ce qui est mental, en fin de compte, est ce que j'écris du nom de « sinthome », s.i.n.t.h.o.m.e. c'est -à-dire signe. Qu'est-ce que veut dire être signe ? C'est là-dessus que je me casse la tête ».[2]

Ce retour vers le signe, ne semble pas commode. En effet, la sémiotique il faut se la faire car c'est elle qui fausse l'affaire. Reprendre *sta-ferla* avec Foucault qui lui-même rencontra la question du signe dans son approche de la discursivité, logée entre sémiotique et sémantique, c'est s'éloigner des conséquences de la linguistique structurale.
Ce sera donc interroger le signe autrement, dans son articulation au discours et à l'écriture, et de là essayer de repérer, chez Lacan, les moments qui le conduisent vers ce retour à la question du signe.

[1] Jacques Lacan, *« Radiophonie »* in « Autres écrits », Paris, Seuil, 2001, p. 412

[2] Jacques Lacan, *« L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre »* Séminaire 1976-1977, transcription AFI, p. 122

I - Signe et signature

Lacan, à une question qui lui était posée concernant la psychosomatique, fit une réponse en ces termes :

> « Il est certain que c'est dans le domaine le plus encore inexploré. Enfin, c'est tout de même de l'ordre de l'écrit. Dans beaucoup de cas nous ne savons pas le lire. Il faudrait dire ici quelque chose qui introduirait la notion d'écrit. Tout se passe comme si quelque chose était écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme. Il n'est pas du tout étonnant que nous ayons ce sentiment comme analystes. »[3]

Il poursuivait :

> « (…) Il y a ce que les mystiques appellent la signature des choses, ce qu'il y a dans les choses qui peut se lire. Signatura ne veut pas dire signum, n'est-ce pas ? Il y a quelque chose à lire devant quoi, souvent, nous nageons ».[4]

Lacan distingue dans cette citation, la *signatura* du *signum,* c'est à dire une propriété de l'écriture qui appartient en propre au signe et qui change la nature de ce que nous entendons habituellement par « signe ».

Si le détour par le signifiant est un détour, comme l'exprime Lacan, nécessaire, il n'en demeure pas moins que la théorie du signifiant ne peut rendre compte à elle seule de ce que couvre le domaine de la sémiologie, et ceci même dans le champ de la clinique quotidienne de la psychanalyse. Par ailleurs, en définissant le signe au regard du signifiant, comme « représentant quelque chose pour quelqu'un », Lacan a pu laisser tout un temps se déployer la théorie du signifiant de façon hégémonique dans le champ de la psychanalyse, ce qui a pu occulter ce qui fit son retour à la question du signe.
C'est ce que nous essayerons de préciser et ceci nous permet d'affiner notre hypothèse : c'est que le signe trouve son gîte dans la langue, en laquelle se trouve mise en jeu aussi une « autre écriture ».

Afin de pouvoir lire ce moment de retour, nous prendrons appui sur ce point de passage entre sémiotique et sémantique que questionne la théorie de l'énonciation de Benveniste et qui fit difficulté pour Michel Foucault dans « L'Archéologie du savoir » au moment de définir la fonction énonciative[5] et

[3] Jacques Lacan, Conférence à Genève sur *« Le symptôme »,* 4 octobre 1975.

[4] *Ibid.*

[5] Émile Benveniste, *« Sémiologie de la langue »* in Problèmes de linguistique générale 2, Paris Gallimard 1972.

l'élément concomitant, discret, de sa méthode : « l'énoncé ». Giorgio Agamben, dans « Signatura rerum »,[6] éclaire par la théorie des signatures ce point de butée de Michel Foucault à l'endroit de la fonction du signe. Il prend appui sur un article d'Enzo Mélandri de 1970 sur « Les mots et les choses » qui analysant la non coïncidence entre sémiologie et herméneutique chez Foucault définit ainsi la signature :

> « (elle est) ce caractère du signe ou du système de signes qui révèle au moyen de sa facture la relation qu'il entretient avec la chose désignée. »

Comme nous allons le voir, « la signature est une espèce de signe dans le signe »[7] qui implique un passage par une approche de l'écriture mise en jeu dans le signe. Comme l'écrit Agamben : « la lecture devient ici écriture et l'écriture se résout intégralement en lecture. »

II - L'énoncé et la question du signe chez Michel Foucault

Dans « l'Archéologie du savoir »[8], nous pouvons remarquer que toujours, et dans la moindre définition, c'est dans une structure de bord, à l'endroit d'une raréfaction, du lacunaire et même d'une scansion que Michel Foucault situe la découpe de ce qui devient l'élément fondamental de l'archéologie : l'énoncé articulé à la fonction énonciative. Il faut « garder en tête » que si le signifiant est l'élément minimal fondamental, l'unité, le UN dégagé par le structuralisme dans le champ de la psychanalyse, dans celui de l'archéologie cet élément minimal, discret, est l' « énoncé » et il ne saurait être défini à partir du structuralisme ; il ne saurait non plus se définir comme unité**.**

L'énoncé est ce qui nous permettra de nous approcher de ce que Foucault a pu concevoir en termes de signe dont nous verrons plus loin qu'après tout, en tant que tel, il pourrait bien avoir sa place dans le champ de la psychanalyse.

Or, si l'énoncé est bien l'élément (non l'unité) fondamental du discours et de son analyse, on éprouve bien des difficultés à en saisir la définition. Mais c'est finalement de cette difficulté même que surgira une approche originale du signe. A première vue, l'énoncé peut être situé comme élément dernier, constitutif,

[6] Giorgio Agamben, *« Signatura rerum, sur la méthode »,* VRIN, février 2009.

[7] Enzo Mélandri, *Note in margine all'episteme di Foucault*, « Lingua e stile » V, 1970.

[8] Michel Foucault, *« l'Archéologie du savoir »,* NRF, Paris mars 1969.

indécomposable dans l'ordre du discours et sa définition ne poserait pas problème si on la situait selon les trois champs classiques : celui de la grammaire où il s'identifie à la phrase ; celui de la logique où il s'agit de la proposition ; et enfin celui de la linguistique pragmatique où il s'identifie au *speech act* (acte de langage). Or, Foucault ne recule pas devant la difficulté lorsque, critiquant ces trois approches, il les défait comme ne pouvant rendre compte de ce qu'est un énoncé.

Dans la logique des propositions, en effet, une même structure propositionnelle peut se réaliser en divers énoncés non identiques. Inversement, à un énoncé peut correspondre plusieurs propositions, remarque-t-il. De la même façon, Foucault conteste à la « phrase » du grammairien ce caractère d'élément dernier du langage. Intuitivement, bien sûr, on peut affirmer que là où il y a une phrase il y a un énoncé. Toutefois, il y a des énoncés qui n'obéissent pas à la structure grammaticale de la phrase. Les énoncés à un seul mot comme « bonjour ! » ou par exemple le tableau dressé par un arbre généalogique : c'est un énoncé où l'on aurait du mal à retrouver la structure « sujet+copule+prédicat » ; ou bien encore une table de conjugaison de verbe… Il n'est donc pas question non plus de définir l'énoncé à partir de la structure grammaticale. Alors, il reste les « speech acts », les actes de langage[9]. Il s'agit de ces actes dits « performatifs » par lesquels « dire c'est faire » : dire « oui » devant Mr le maire par exemple, dire « banco » au casino. Dire n'est pas décrire mais c'est immédiatement agir au moyen des mots. Les expressions performatives sont ainsi opposées aux simples affirmations qui, elles, restent descriptives ou constatives.

Bref, Foucault reconnaît d'une certaine façon une plus grande proximité avec ces actes de langage qui n'obéissent pas dans leur définition à un strict déterminisme logico-formel ou linguistique. Le langage ici se définit avant tout comme pratique. Toutefois, Foucault remarque qu'un acte de langage peut se déplier en plusieurs énoncés et donc qu'il ne peut y avoir de correspondance bi-univoque énoncé-acte de langage. Ce dernier ne saurait donc constituer en tant que tel l'opérateur de sa définition. Par ailleurs, si cette approche pragmatique s'affranchit de règles linguistiques et d'éléments discrets quant à la formation des énoncés, elle présente cette caractéristique d'introduire tout de même le sujet parlant comme « actant » donc comme « créateur », d'une certaine manière, par l'acte de langage. Or, pour Foucault là où se présente le sujet, il apparaît comme fonction mais aussi comme « déterminé » et déterminé à certaines places. Ce qui le rapproche de la psychanalyse tout aussi éloignée que lui d'une définition psychologique du sujet de l'énonciation comme « créateur », auteur d'énoncés. Ainsi, Foucault résumera :

[9] John Searle *« Speech Acts »,* Cambridge University Press, 1969.

> « (…) on trouve des énoncés sans structure propositionnelle légitime ; on trouve des énoncés là où on ne peut pas reconnaître de phrase ; on trouve plus d'énoncés qu'on ne peut isoler de "*speech acts*". »[10]

Alors que reste-t-il ? Aucun caractère propre ne peut servir à définir cet « énoncé » qui est pourtant l'élément essentiel de la méthode archéologique et Foucault doit revenir vers la version la plus dépouillée, en relation avec le signe. « Le seuil des énoncés (écrit-il) serait le seuil de l'existence des signes » car bien évidemment là où il y a énoncé, il y a incontestablement « signe ». Mais, suffit-il qu'il y ait des signes pour qu'il y ait des énoncés? L'énoncé est à entendre comme événement et c'est à partir de là que commence véritablement la question de la position du signe au regard de l'énonciation. L'énoncé est (écrit Foucault) :

> « … une fonction d'existence qui appartient en propre aux signes et à partir de laquelle on peut décider, ensuite, par l'analyse ou l'intuition, s'ils 'font sens' ou non, selon quelle règle ils se succèdent ou se juxtaposent, de quoi ils sont signe, et quelle sorte d'acte se trouve effectué par leur formulation (orale ou écrite). […] une fonction qui croise un domaine de structures et d'unités possibles et qui les fait apparaître, avec les contenus concrets, dans le temps et l'espace ».

Nous allons revenir vers cette définition, de fait assez énigmatique, concernant ce qui s'entend là par « signe ». Pour l'instant, continuons avec cette définition de l'énoncé qui se trouve ainsi liée dans son mode singulier d'existence à ce que Foucault nommera « fonction énonciative ». Par elle, il définit ce qui caractérise un énoncé : celui-ci a une existence matérielle et la fonction énonciative n'apparaît que dans le contexte d'un domaine associé, ce domaine n'étant que le « corrélat » de l'énoncé appréhendé comme ses propres conditions de possibilité.

L'énoncé comme fonction d'existence n'a nul rapport avec la série Signifiant (signe linguistique), phrase (grammaire), proposition (logique) qui ont respectivement pour corrélats le signifié, le sens et le référent.
Le corrélat d'un énoncé (Foucault prend l'exemple de l'énoncé de Noan Chomsky « Colorless green ideas sleep furiously[11] », que l'on aurait du mal à situer à partir du signifié, du sens ou du référent) est constitué de l'ensemble des domaines où les objets qu'il constitue peuvent apparaître, et des relations affirmées ou niées. Il s'agit d'un espace énonciatif définissant les conditions de possibilité des règles d'existence pour les objets qu'il désigne et pour les

[10] Foucault, *Ibid.*

[11] Foucault, *Ibid.,* et aussi Jacques Lacan *« Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse »* Séminaire 1964. transcription AFI, page 1, première séance du 2 décembre 1964 .

relations qui peuvent apparaître ou se trouver niées. Ceci délimite le niveau énonciatif de ce qui se trouve formulé.
Par qui ? Qu'importe qui parle…, Foucault s'éloigne de ce qui pourrait laisser glisser cette formulation du côté d'une quelconque unité. On comprend mieux pourquoi il se défie de toute définition de cet élément qu'est l'énoncé en terme d'unité. S'il redoute toute réintroduction d'un quelconque transcendantalisme, il redoute tout autant que cela se ramène en fin de compte à une unité subjective, à un sujet, fut-il de l'énonciation.
Pour lui, il ne peut y avoir UN sujet à l'origine, créateur de l'énoncé, ce qu'on nomme sujet n'est qu'une « fonction de dispersion ». Le dit « sujet » n'est (je cite) :

> « qu'une place déterminée et vide qui peut être effectivement remplie par des individus différents »,

place qui est

> « assez variable pour pouvoir soit persévérer, identique à elle-même, à travers plusieurs phrases, soit se modifier avec chacune. »

Le sujet (écrit-il) est une simple « déchirure » dans l'espace des énoncés. Ni « je » transcendantal, ni sujet logique ou grammatical, ni sujet parlant, « actant » de la praxis langagière, ni auteur de l'énoncé. De par la fonction énonciative, le dit « sujet » se réduit finalement à n'être que découpe des énoncés, coupure non dans l'ordre signifiant mais au niveau même des énoncés.
Découpe, scansion, seuil, s'articulent dans ce champ en fonction d'existence, fonction que Foucault, en première analyse avait définie comme « appartenant en propre au signe » ; c'est donc l'énoncé lui-même comme fonction d'existence qui définirait cette propriété du signe. Mais de fait simultanément c'est par le signe que peut se définir l'énoncé…On perçoit la difficulté qui donne à cet énoncé de Foucault toute sa portée : *« …c'est le labyrinthe qui fait le Minotaure »*…et non l'inverse.
Il n'en demeure pas moins qu'il y a là une difficulté ; car comment définir ce caractère du signe, comment identifier ce qu'est un énoncé ?
Tout au plus peut-on dire à ce point que ce caractère constitue <u>la marque d'un écart.</u>

Giorgio Agamben a très bien situé les difficultés que Foucault rencontre pour animer cet élément fondamental de l'archéologie qu'est l'énoncé. Car il y a là, remarque-t-il, un caractère quasiment invisible du signe, une propriété de celui-ci telle qu'elle détermine également le caractère difficilement discernable de la fonction énonciative dont se découpent les énoncés. Dans ce jeu entre la question du signe et celle du sujet, sur cette articulation fonction d'existence-fonction énonciative, Agamben relève la difficulté que rencontre Foucault dans sa définition de la fonction énonciative et donc au niveau de l'objet même de

l' « Archéologie » qu'est l'énoncé : celui-ci, en effet, doit être défini au regard du signe. L' « énoncé », écrit Agamben, apparaît comme « foncteur d'efficacité ». Il est ce qui permet de décider si un acte de langage a eu lieu, il est de l'ordre de « l'avoir lieu du langage ».
Foucault écrit dans l' « Archéologie » :

> « L'énoncé, inutile de le chercher du côté des groupements unitaires de signes. Ni syntagme, ni règle de construction, ni forme canonique de succession et de permutation, l'énoncé, c'est ce qui fait exister de tels ensembles de signes, et permet à ces règles ou ces formes de s'actualiser. »

L'énonciation ici s'éloigne de la fonction déictique des repères du *moi-ici-maintenant* sur la surface de l'énoncé tout autant que des embrayeurs puisque l'énoncé est porteur comme tel de l'existence d'un acte de langage ; il devient la marque de l'énonciation, de l' « avoir lieu », du performatif des pragmatistes, mais marque veut dire aussi que quelque chose *s'inscrit.* Foucault interroge au travers de l' « énoncé » le langage, non en ce qu'il nous renvoie mais, écrit-il, dans « la dimension qui le donne » et la « manière dont il nous est donné ». Il rapproche ainsi ce qu'il entend par « énoncé » de l'énonciation elle-même conçue comme « marque » inscrite au cœur du signe lui-même, ou d'un système de signes. Cette conception de l'énonciation apparaît extrêmement riche de conséquences.
Mais quelle est cette marque au cœur du signe ? Cette marque invisible dont se supporte la « fonction d'existence » ?

III - Entre Sémiologie et Sémantique. Le signe, écart et fonction d'existence.

Afin d'éclairer ce qu'il en est de cette marque au cœur du signe et donc aussi simultanément de définir ce qu'est l'énoncé dans L'Archéologie, Agamben[12] nous renvoie vers « Les Mots et les Choses ». En effet, Foucault se penche dans ce livre sur la question des signes et particulièrement sur le traité de Paracelse. Ce dernier écrivait :

> « Il faut que les similitudes enfouies soient signalées à la surface des choses; il est besoin d'une marque visible des analogies invisibles. »

Cette marque visible de l'invisible, Foucault l'évoquera dans *Les Mots et les Choses* où il écrit :

[12] Giorgio Agamben, *op. cit.*

« *Le système des signatures* renverse le rapport du visible à l'invisible. »

Il convoque en effet dans ce livre la théorie des signatures. Nous sommes alors dans l'épistémè de la Renaissance. Le monde est soutenu par le réseau serré de ressemblances (analogies, correspondances).

> « Il n'y a pas (écrit Foucault) de ressemblance sans signature, le monde du similaire ne peut-être qu'un monde marqué ». [13]

Ce qui se forme là comme savoir est sans doute articulé sur la trame des ressemblances mais ne peut être fondé que sur la reconnaissance des signatures qui permet de les déchiffrer. Foucault continue alors :

> « Mais quels sont ces signes ? A quoi reconnaît-on parmi tous les aspects du monde, et tant de figures qui s'entrecroisent, qu'il y a ici un *caractère* (C'est moi qui souligne) auquel il convient de s'arrêter, parce qu'il indique une secrète et essentielle ressemblance ? Quelle forme constitue le signe dans sa singulière valeur de signe ? »

Foucault bien sûr répond qu'il s'agit de la ressemblance, et on aperçoit tout de suite qu'il y a là un problème. Il ajoute :

> « Mais il n'est pas cependant l'homologie qu'il signale ; car son être distinct de signature s'effacerait dans le visage dont il est signe ; (en tant que tel) il est une autre ressemblance, une similitude voisine et d'un autre type qui sert à reconnaître la première, mais qui est décelée à son tour par une troisième. Toute ressemblance reçoit une signature ; mais cette signature n'est qu'une forme mitoyenne de la même ressemblance. Si bien que l'ensemble des marques fait glisser sur le cercle des similitudes, un second cercle qui redoublerait exactement et point par point le premier, *n'était-ce petit décalage. »* (C'est moi qui souligne).

Il continue :

> « La signature et ce qu'elle désigne sont exactement de même nature ; ils n'obéissent qu'à une loi de distribution différente ; le *découpage (c'est moi qui souligne)* est le même. »

Agamben remarque qu'à ce point, Foucault ne définit pas le concept de signature mais, écrit-il, pour identifier le lieu propre de la signature, il suffit de développer ce que Foucault définit comme épistémè de la Renaissance.
Avant de continuer toutefois, revenons sur ce qu'écrit Foucault et particulièrement sur « cet infime décalage » que nous avions souligné. Car, pour cerner cette propriété du signe qu'est la signature, et bien… très laconiquement, on peut dire qu'il faut au moins trois, comme le dit Foucault dans la citation

[13] Michel Foucault, *« Les mots et les choses »*, *tel* Gallimard, août 1990, p. 41

précédente, au moins trois supports pour un mouvement d'aller-retour, en zigzag, entre signes et choses.
Prenez l'ocelle sur l'aile du papillon (Caillois), la tâche sur la corolle de l'euphraise, l'œil lui-même : dans les deux premiers évidemment nous ne voyons pas l'œil, et l'ocelle ne fait signe de l'œil que dans la mesure où cet œil nous allons le lire, par cet acte de lire qui marque le signe en tant que tel. Il s'agit dans la signature de la mise en fonction d'une « marque». Une propriété interne au signe qui tient aussi à ce que, en tant que signature elle appartient à son propre réseau, elle se constitue comme système, et en tant que système de similitude elle introduit un décalage, elle s'introduit comme écart en tant que tel dans le monde des ressemblances.
Ainsi la signature est-elle déjà la marque de l'écart dont est porteur le signe. Une propriété fondamentale, dirai-je, du signe.
C'est peut-être le paradoxe qu'il introduit du fait que le système de la similitude qu'il constitue s'introduit comme écart dans le monde des ressemblances.
Ce n'est pas pour rien évidemment que je ramène ici les ocelles du mimétisme, qui tombent juste. Car après tout, souvenez-vous, dans le séminaire « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »[14] , Lacan y *lit* du verbe lire, (il ajoutera dans « *Encore »* que *lire et lier* sont faits, d'ailleurs, des mêmes lettres), y lit *(l-i-t*) donc la fonction du regard. Il faudrait dire plutôt qu'il y lit *(lire*) le «regard ». Mais alors, il lie du verbe *« lier »* cette fois le regard à l'ocelle. Ce faisant, il ne fait que lire la signature (dont il est dans un seul mouvement le « signator » lui-même) qui fait lien entre l'œil et l'ocelle, mais cette lecture se produit comme « regard » car le regard devient la marque d'un écart entre l'œil et l'ocelle.
Ce faisant, ce regard il l'écrit (mais de quelle écriture ?)
Nous le savons, ce « regard » est un objet, objet a, mais s'il est légitime dans l'ordre du signe de le qualifier comme écriture, il serait abusif d'y parler de « lettre » car la lettre est secondaire au signifiant et ne peut rendre compte de cette propriété de la marque dans le signe (mais nous reviendrons plus loin sur cette question essentielle).
Autrement dit, dans le système des ressemblances la signature est cette marque, dans le signe lui-même**,** pris là au point le plus naturel de sa genèse mais pas sans un lecteur ; et ce qui peut s'« écrire », si j'ose dire, dans notre exemple, c'est le regard en tant que tel.

[14] Jacques Lacan, *« Les quatre concepts de la psychanalyse », op. cit.,* p. 84

Que ce soit pris ensuite dans le détour du signifiant où, par effet de discours, ça peut devenir « lettre », ne peut rendre compte de ceci que hors de la structure du langage qui l'inscrit dans la temporalité de la répétition (qui suppose une histoire), cette écriture peut se trouver en tant que telle dans la « contemporanéité » de la langue, de « lalangue ».
La signature est une propriété du signe qui échappe au signifiant en tant que tel mais tout autant à ce que nous appelons « lettre ». Nous reviendrons là-dessus en nous penchant justement sur ce mode singulier de lecture mais aussi d'écriture mis en jeu dans la signature. Evoquons seulement, dans ce passage, la fonction du V chez « l'Homme aux Loups » qui pour abriter le V redoublé du Wolf ou de la Wespe (et là nous le prenons en tant que « lettre ») n'en demeure pas moins dans la demeure de « lalangue » où il n'a pas le même statut, où il va faire signe et affect, car là il est « marque » et non « lettre », on dira plutôt « chiffre » car non seulement il y absorbe le chiffre 5 de la 5ème heure, mais y devient chiffre tout court, chiffre de la jouissance qui fait affect (et pas effet de sens) au-delà de toutes les interprétations possibles en termes de signifiant, signifiant où il ne peut se trouver mis en jeu que comme « lettre ». Pris alors dans le détour du signifiant, pourront se produire des effets de sens, pas d'affects. Il faut distinguer cette marque de la signature de ce que nous appelons « lettre », car l'écrit qui s'y trouve mis en jeu reste en deçà de la fonction du V comme lettre, il n'a pas le même gîte et peut ne pas cesser de faire signe (et affect) depuis cette lecture du mouvement d'ouverture des ailes du papillon.

Mais revenons vers la définition de l'épistémè de la Renaissance par laquelle Foucault permettra à Agamben de définir ce concept de signature. Foucault y indique en effet un écart essentiel, celui existant entre Sémiologie et Herméneutique.
Agamben continue, indiquant que sémiologie et herméneutique ici « ne coïncident pas parfaitement par la ressemblance ; il reste entre elles un décalage, dans lequel se produit le « savoir ».

Foucault écrit, en effet :

> « Tout serait évident si l'herméneutique de la ressemblance et la sémiologie des signatures coïncidaient sans la moindre oscillation. Mais parce qu'il y un « cran » entre les similitudes qui forment graphisme (*signes)* et celles qui forment discours (*herméneutique*), le savoir et son labeur infini reçoivent là l'espace qui leur est

> propre : ils auront à sillonner cette distance en allant, par un zigzag infini, du semblable à ce qui lui est semblable » [15]

Autrement dit, cet écart est celui en lequel, ces signes, il faut selon l'expression d'Agamben, les « faire parler », leur donner un sens. Ainsi situe-t-il à la suite d'un article d'Enzo Mélandri[16] sur « Les Mots et les Choses », dans cet écart entre sémiologie et herméneutique, le lieu propre des signatures :

> « la signature est une espèce de signe dans le signe ; elle est (écrit Mélandri) cet indice qui, dans le contexte d'une sémiologie donnée, renvoie de façon univoque à une interprétation donnée. La signature adhère au signe au sens où elle indique, au moyen de la facture de celui-ci, le code avec lequel le déchiffrer ».

Toutefois ajoute Agamben, si dans l'épistémè de la Renaissance,

> « la signature se réfère ainsi à la ressemblance entre le signe et la chose désignée, dans la science moderne, (*et c'est sans doute très important de le souligner)*, elle n'est plus un caractère du signe pris en lui-même, mais de sa relation avec les autres signes. ».

Il semble alors que « le type d'épistémè dépend de celui de la signature » en tant que « caractère du signe ou du système de signes ».
Or Agamben remarque que, au moment où Foucault publie son *Archéologie du savoir,* E. Benveniste publie de son côté *Sémiologie de la langue*. [17]
Pour comprendre le sens de cette ultime avancée de la recherche de Benveniste dans ce champ bien difficile des théories de l'énonciation, (peu de temps avant qu'en 70 la maladie le contraigne à se retirer), il faut sans doute revenir vers ce qu'a pu dire Saussure peu de temps, lui, avant sa mort, s'interrogeant sur le passage de la langue comme système de signes (ce dont il avait lui-même dégagé les éléments et les règles de formation et de fonctionnement) au discours. Si nous prenons des concepts, écrit-il, tels que « bœuf », « ciel », « triste », « rouge », (…),

> « à quel moment, et en vertu de quelle opération et de quel jeu qui s'établit entre eux, de quelles conditions, ces concepts formeront-ils *discours* ? »

En d'autres termes, la suite des mots au-delà de leur richesse isolée d'évocation n'indiquera jamais (je cite) :

[15] *Ibid.*, p. 45

[16] Enzo Mélandri, *op. cit.*

[17] Émile Benveniste*, « Sémiologie de la langue »*, Problèmes de linguistique générale 2, Paris Gallimard 1972.

> « à un individu humain qu'un autre individu en les prononçant veuille lui signifier quelque chose. »

Ainsi, Benveniste part-il de cela lui aussi pour indiquer en son travail ce hiatus, cet écart entre les deux versants de la signifiance correspondant aux plans discrets du sémiotique et du sémantique.
Selon Benveniste, le sémiotique correspond au système de signes linguistiques pris comme unités ; l'existence du signe dépend de ce qu'il soit reconnu comme signifiant par l'ensemble d'une communauté. Le sémantique, lui, est la signifiance engendrée par le discours en tant que tel, donc le sens « intenté » comme on dit en linguistique. La langue est alors le lieu de la production de messages, mais ceux-ci ne se réduisent pas à une succession d'unités identifiées séparément qui produiraient du sens, mais c'est au contraire le sens « intenté » du discours conçu dans son ensemble qui, en retour, se réalise (écrit-il) en se divisant en « signes » particuliers. Il résume cela en écrivant :

> « Le sémiotique (le signe) doit être reconnu ; le sémantique (le discours) doit être compris ».

Ainsi, Agamben écrit-il à la suite de Benveniste :

> « La tentative de Saussure pour concevoir la langue comme un système de signes est insuffisante et ne permet pas d'expliquer comment on passe du signe à la parole. La sémiologie de la langue, l'interprétation du langage comme un système de signes, a donc été « bloquée, paradoxalement, par l'instrument même qui l'a créée : le signe »[18].

Ce hiatus entre sémiologie et sémantique, et donc entre sémiologie et discours, est celui dans lequel se glisse la théorie de l'énonciation.
C'est là qu'Agamben place la théorie des signatures mais aussi l' « énoncé » foucaldien, comme marque, « foncteur d'existence » (écrit-il) entre le signe et ce qui se réalise comme parole ou écriture dans un cadre discursif.
L'archéologie devient donc pour lui une théorie des énoncés identique à une théorie des signatures. Il écrit (je cite) :

> « Ni sémiotique, ni sémantique, pas encore discours, ni non plus pur signe, les « énoncés », comme les signatures, n'instaurent pas de relations sémiotiques, ni ne créent de nouveaux signifiés, mais marquent et caractérisent les signes au niveau de leur existence et, de cette façon, en actualisent et en déplacent l'efficacité ».[19]

[18] Giorgio Agamben, *op. cit.*

[19] *Ibid.,* p. 72

Plus loin,

> « L'énoncé est la signature qui marque le langage par le seul fait qu'il existe ».[20]

Il s'agit d'une véritable théorie de l'énonciation qui présente une double caractéristique de s'articuler au signe à l'endroit d'un « caractère », d'une propriété qui n'apparaît pas en tant que telle dans les propriétés du signe linguistique saussurien et , par ailleurs, de s'articuler simultanément au niveau d'une marque d'inscription relevant de l'écriture.
Il n'y a pas de signes nus, non marqués qui signifieraient de façon univoque. Pour signifier le signe dépend de cette signature qui le marque et qu'il porte et ainsi, écrit Agamben,

> « prédétermine nécessairement l'interprétation et en distribue l'emploi et l'efficacité selon des règles, des pratiques et des préceptes qu'il s'agit de reconnaître. L'archéologie est, en ce sens, la science des signatures ».[21]

IV - La théorie des signatures.

De quoi s'agit-il dans cette théorie des signatures ?

C'est d'abord avec Paracelse et Boehme[22] que l'on peut entrer dans ce jardin du monde de la Renaissance. Mais pour aller plus rapidement, dirigeons-nous tout de suite vers cette tâche, la tâche en forme d'œil sur l'euphraise, les lobes « hépatiques » de l'anémone, les racines plongeant dans l'eau du saule qui régulait sa fièvre et dans l'écorce duquel on découvrit l'acide acétylsalicylique…Passons… même si l'homéopathie plonge pour une part elle-même ses racines dans une fièvre de la même eau. Le temps tout de même où le *signator* , l'actant, était Dieu en personne, *ingérence divine* …
Ce qui nous intéresse est le moment où l'homme s'en mêle, où le responsable de la marque est devenu l'homme lui-même. Ce sera le bout d'étoffe jaune que portaient les juifs sur leur manteau ou l'insigne que portait le messager ou le guerrier sur le champ de bataille…

[20] *Ibid.,* p. 73

[21] *Ibid.,* p. 73

[22] Jacob Boehme*, « De signatura rerum »*, Les Écritures Sacrées, Grasset, 17 mai 1995.

Mais c'est aussi la marque ou le signe par lequel l'artisan contresigne son travail et aussi la frappe d'une monnaie (*signare* en latin). Rappelons-nous ce passage des « Quatre concepts » où Lacan emploie le terme de *prägung* qui rappelle l' « empreinte » de l'éthologie (Tinbergen, K. Lorenz) lié à la théorie de la Gestalt mais qui par ailleurs signifie « frappe » revenant alors vers ce terme de « frappe d'une monnaie » qu'emploie Lacan lui-même à ce moment-là.
Il s'agit de ce moment de l'événement traumatique initial dont il parle alors comme d'une « effraction » limitée aux seuls domaines de l'imaginaire et du réel puisqu'en ce moment inaugural la dimension symbolique ne saurait intervenir.
D'une certaine façon cet événement tient du non vécu mais à la fois s'inscrit bien (ceci nous renverrait vers la « lettre 52 » mais aussi vers cette lecture qu'en a fait Patrice Adelée lors du dernier colloque[23]) d'une certaine manière puisque ça reste là pour être pris progressivement dans le jeu de la répétition en forme de symbole, pour s'inscrire autrement dans l'ordre d'une histoire, prendre sens peu à peu, même si ça ressurgit au moment du retour dans l'affect de l'angoisse, mais aussi dans la fièvre de la 5ème heure, avec toute la force de cette marque initiale qui échappe à tout sens.
Marque initiale d'une place vide, d'une position d'existence mais sans sujet encore, marque seulement d'une position subjective possible.

Il y a là deux temporalités du signe, celle qui se mesure dans la chaîne du signifiant et celle qui tient à la contemporanéité de la marque.

Je me suis réjoui après-coup, en lisant Agamben, d'avoir fait ce rapprochement entre signature et trauma au moment où il parle de frappe, lorsque plus loin dans le livre, je lisais qu'il revenait lui-même à propos de ces signatures sur l'événement traumatique chez Freud.
Pour l'instant, continuons avec cette théorie. Cette frappe, tel que le dit Paracelse lui-même, est aussi bien le sceau apposé sur une lettre et qui va en changer la nature. Car, si la frappe de la monnaie introduit un rond de métal dans l'ordre de la valeur et de l'échange, le sceau introduit aussi autre chose que l'identité de l'auteur car il en signifie la « force ». Il inscrit dans la lettre ce qui lui donne foi au regard du droit.
Cette frappe ou ce sceau ne se confondent pas avec le signe.

[23] *« Jouir dites-vous »*, Colloque du GRP, Marseille, 26 et 27 novembre 2011.

Dans le cas d'un tableau, selon l'exemple que prend Agamben, s'il se trouve représenter une « annonciation », ce qui fait signe nous renvoie dès lors vers une tradition religieuse ou vers un thème iconographique : ce qu'apporte la signature n'a rien à voir avec ces significations, avec les propriétés de la chose à laquelle le signe peut renvoyer. Dans ce petit cartouche au bas du tableau, la signature renvoie au nom de l'artiste qui selon nos propres connaissances, et notre propre culture, sera diversement situé. Elle n'apporte rien concrètement concernant ce tableau en tant que signe, elle ne change rien matériellement. Pourtant, elle l'inscrit différemment selon notre culture, elle oriente sans doute le regard,…
La signature ne s'inscrit pas seulement dans une relation sémiotique, elle la déplace aussi sans coïncider avec elle dans un autre domaine, dans un autre contexte, dans un autre réseau de relations. Le réseau de similitudes des signatures dans la frappe des monnaies vient glisser sur le treillis de ressemblances des pièces elles-mêmes qui nous font signe du fond de nos poches ou de nos portemonnaies. L'insigne sur le messager ne fait pas seulement signe du messager, mais inscrit en lui la signature qui nous indique en plus comment par exemple l'accueillir et se comporter avec lui…
Ainsi, le signe ne représente pas seulement quelque chose pour quelqu'un mais porte en lui cette signature qui le fait parler, qui l'anime et le qualifie comme l'écrit Agamben à la suite de Jacob Boehme. C'est un caractère purement pragmatique et Boehme remarque que :

> « sans cette signature le signe serait inactif et muet, car fut-elle invisible, c'est elle qui l'active et l'anime. »

Mais il faut se pencher plus avant sur cette propriété de la *signatura* , sur cette relation qu'elle entretient avec son *signator* quand celui-ci est l'homme, sur l'opération qui en tant que telle s'y réalise.
C'est dans l'astrologie, dans les dits signes du zodiaque, qui à proprement parler ne sont signes de rien en tant que tels. Là, la signature exprime (écrit Agamben)

> « une relation de ressemblance efficace entre une constellation et celui qui est né sous le signe correspondant. […] il ne s'agit pas de signes, même pas de quelque chose qui ait jamais été écrit ».

Reprenant la très belle image d'Hofmannsthal, il écrit :

> « C'est dans le ciel que les hommes apprirent à lire ce qui n'a jamais été écrit ».

Il poursuit, et il y a là une définition fondamentale de la « signature » et ce faisant d'une « autre écriture » :

> « la signature est le lieu où le geste de lire et celui d'écrire inversent leur relation et entrent dans une zone d'indécidabilité. La lecture devient ici écriture et l'écriture se résout intégralement en lecture. ».

Il nous faut alors rapprocher ceci de la fameuse «'conjecture de Lacan' sur l'origine de l'écriture » telle que la reprend J. Allouch dans « Lettre pour Lettre. »[24] Pour en saisir les similitudes et donc aussi les différences. Car, que dit Lacan dans l' « Identification » [25]:

> « […] car je crois que nous ayons fait, si l'on peut dire, une découverte, car je crois que c'en est une, cette indication qu'il y a -disons dans un temps, un temps repérable, historiquement défini- un moment où quelque chose est là déjà, pour être lu avec du langage quand il n'y a pas d'écriture encore. C'est par le renversement de ce rapport, de ce rapport de lecture du signe, que peut naître ensuite l'écriture pour autant qu'elle peut servir à connoter la phonématisation. »

(Lacan se réfère ici au livre de James G. Février « Histoire de l'écriture »).
Dans ce *renversement* s'opère la levée d'un *indécidable.* Jean Allouch pointe en effet, dans son livre « Lettre pour Lettre [26]», le forçage d'un indécidable dans cette « conjecture de Lacan sur la naissance de l'écriture ». Ce qui préoccupe Lacan en ce point, c'est la naissance du signe en tant qu'il s'agit aussi, par voie de conséquence, dans l'effectuation de ce renversement, de la naissance du signifiant.
Il y a en effet un point de contemporanéité de l'écriture au langage en jeu dans cette opération qui n'est rien de moins que la structuration du langage que Lacan définit dans l' « Identification » comme « repérage de la première conjugaison d'une émission vocale avec le signe comme tel ». L'origine de l'écriture se trouve ici rencontrer la naissance du signifiant, c'est-à-dire la structuration du langage. Moyennant quoi, il s'agit aussi de celle de l'ICS en tant que « structuré comme un langage ».
Nous resterons pourtant sur ce moment, non pour filer le fil de l'indécidable ou pour rejoindre l'écriture pictographique, mais pour continuer à regarder le ciel.
Il faut, pour ce faire, revenir vers cet « écrit comme fonction latente au langage lui-même » que relève remarquablement Allouch dans les propos de Lacan au niveau de cette contemporanéité de l'écriture au langage. Car il s'agit sans doute

[24] Jean Allouch*, « Lettre pour lettre »*, ERES, août 1984.

[25] Jacques Lacan, *« L'identification »*, Séminaire 1961-1962, transcription AFI , p. 92

[26] Jean Allouch, *Ibid.*

de cela dans la lecture-écriture des signatures. Pourtant, ce qui pose question dans la conjecture de Lacan concerne cet appui sur un « temps historiquement défini » où quelque chose est « déjà là pour être lu quand il n'y a pas d'écriture encore » … et comment ?... si ce n'est du fait du langage en tant que « déjà là » et de la fonction d' « une écriture latente. »
C'est-à-dire que le moment de naissance du signifiant, de l'écriture et de la structuration du langage, s'articule autour de ce qui, du langage, serait déjà là…
Comment le pourrait-il s'il n'est pas encore né ?
On peut penser alors qu'il s'agit de la langue, de « lalangue » si vous voulez, faite de cette latence qui pourrait bien durer.
Mais Lacan se situe, lui, au niveau de la dimension de l' « origine », de l'historique, de l' « historiquement défini » (dit-il), soit dans une temporalité définie qui est celle du signifiant et du langage justement, auxquels il faut bien accorder un acte de naissance.
Alors, nous dirions plutôt qu'il y a là l'acte de naissance de ce qui, de « lalangue », va se structurer comme un langage (c'est-à-dire aussi la naissance du signifiant et de l'écriture en tant que c'est de la lettre qu'il s'agit) mais pour autant ceci ne répond pas définitivement à la question de cette écriture en jeu dans ce mouvement de lecture des signatures que nous propose Agamben.

La position épistémologique d'Agamben comme de Foucault, les situe à l'écart d'une question de l'origine qui se poserait de l' « historiquement défini ».
De quoi s'agit-il dans la conjecture de Lacan et dans ce point de contemporanéité (de l'écriture au langage) historiquement défini ?
Il peut s'agir d'une contemporanéité qui s'achève, s'effectue, se réalise et ne se maintient que par le résultat de l'opération. Et sans doute, ça se produit aussi, ça prend aussi, dans la répétition, ce détour-là. Mais cette dimension de la contemporanéité peut bien demeurer en tant que telle, non dans l'ordre de l'ICS structuré comme un langage, mais tout simplement dans le domaine de la langue (lalangue).
Pour le dire autrement, cette contemporanéité habite la langue en tant que celle-ci reste du côté de l'événement ou, pour marquer son accord à l'art contemporain, de la performance.
Ainsi, peut-on filer le fil de l'indécidable sans poursuivre la question de l'écriture vers le pictogramme.
Cette « contemporanéité », qui conduira Foucault comme Agamben à préférer au terme d'origine celui de surgissement, forme donc avec l'indécidable l'une

des propriétés essentielles en jeu dans cette lecture en laquelle une écriture peut intégralement se résoudre, car il ne s'agit pas de forcer l'indécidable (comme dans la conjecture de Lacan) mais au contraire de « l'indécidable » lui-même comme forçant une « autre écriture » (celle qui se résout intégralement en lecture).

Contemporanéité

Dans la dernière (et troisième) partie de son livre en laquelle il revient vers ce qui serait de l'ordre d'une « origine non isolée dans le passé », Agamben compare la méthode « archéologique » à la psychanalyse autour justement de la question de l'événement traumatique.

Il est de l'ordre, écrit-il, « d'un oubli inhérent à un événement » (retenons cela lorsque nous aurons à faire un bout de lecture de la conférence « qu'est-ce qu'un auteur ? ») contemporain de la perception et du présent.

L'événement non-vécu ne peut se définir comme « passé » mais reste toujours présent, on pourrait dire, sous une forme « latente » à la suite de Cathy Caruth[27], même s'il me semble que le mot ne convient pas tellement.

Agamben paraphrasant le mot de Nietzsche écrit :

> « on pourrait dire que celui qui n'a pas vécu quelque chose refait toujours la même expérience ».[28]

Je ne vais pas commenter la comparaison que fait Agamben, mais retenons seulement ce qu'il entend par contemporanéité. Dans l'archéologie, écrit-il,

> « le passé non vécu se révèle pour ce qu'il était : contemporain au présent, et devenant de cette manière pour la première fois accessible, il se présente comme « source ». C'est pourquoi la contemporanéité, la co-présence au présent, en tant qu'elle implique l'expérience d'un non-vécu et le souvenir d'un oubli, est rare et difficile ; et l'archéologie qui remonte au-delà du souvenir et de l'oubli est la seule voie d'accès au présent.[29] »

Mais aussi :

[27] Cathy Caruth*, « Unclaimed expérience »*, Johns Hopkins, University Press, 1996.

[28] Giorgio Agamben, *Ibid.*, p. 117

[29] Giorgio Agamben, *Ibid.*, p. 119

> « la régression archéologique , en remontant au-delà de la ligne de partage des eaux entre conscient et inconscient, atteint aussi la fêlure où souvenir et oubli, vécu et non-vécu, communiquent et se séparent à la fois »[30].

Retenons seulement que cet au-delà du conscient-inconscient et hors de tout jugement sur la « prétention » archéologique, nous indique au travers de cette approche de la contemporanéité du trauma ce qui est une forme de questionnement de la langue.
Lalangue envisagée comme lieu d'une contemporanéité, archive du non vécu dont l'oubli a recouvert la marque, *infans* du discours.

Indécidable

Dans la première partie de *Signatura rerum*, Agamben présente ce qui apparaît comme le résultat de l'analyse archéologique, ce qu'il nomme « le paradigme ». En lequel se trouvent donc des propriétés inhérentes à l'élément de base de l'analyse qu'est la signature.
Le paradigme fonctionne sur le même principe, en son départ, qu'une analogie.
Il est ce qui permet en cheminant du singulier au singulier d'échapper aux seules conséquences d'un raisonnement limité à une dyade comme l'universel et le particulier. Comme Lacan a pu le dire « je ne prodigue pas d'exemple mais quand je m'en sers je le hisse à la hauteur du paradigme ».
Le paradigme se pose ainsi comme « tiers hétérogène » à toute dichotomie et ne la développe pas en tant que système d'opposition c'est-à-dire en contradiction, il ne s'agit pas non plus de les dépasser dialectiquement.
Il est plutôt de l'ordre de ce qui, entre l'un et l'autre, fait valoir l'alternative d'une « synthèse disjonctive » selon l'expression de Gilles Deleuze.
Le paradigme c'est l'exemple qui énonce une loi qui ne peut être dictée « comme loi énonçable ou applicable » (selon l'expression d'Agamben), car c'est une loi qui s'épuise en son propre énoncé. En ce sens, le paradigme exclut toute origine ou « archè » puisque, écrit-il

> « tout phénomène est l'origine, toute image est archaïque ».[31]

[30] Giorgio Agamben, *Ibid.,* p. 118

[31] Giorgio Agamben, *Ibid.,* p. 34

Ainsi, pour Agamben le camp d'extermination qui est un phénomène historique positif n'est pas considéré en tant que tel lorsqu'il en fait le paradigme qui permet (je cite)

> « de construire et de rendre intelligible en son entier un contexte historico-problématique plus large. »

Il ne fait pas partie, écrit-il encore,

> « des hypothèses par lesquelles j'entendais expliquer la modernité, en la ramenant à quelque chose comme une cause ou une origine historique. »

Au regard de la dyade universel-particulier, le paradigme se pose ainsi comme ce « tiers hétérogène » qui s'en échappe dans ce chemin qui passe « du singulier au singulier ».
Nous pouvons, enfin, approcher avec Lacan cette question d'une sorte de « béance de l'indécidable » en jeu dans ce mouvement, cette boucle de lecture-écriture qui vaut non comme répétition mais comme moment de retour.
C'est dans le « Savoir du psychanalyste »[32] que Lacan situe la béance de l'indécidable, non entre « universel » et « particulier » *(possible et nécessaire)* mais de l'autre côté, dirons-nous, entre *pas-une et pas-toute*, soit de ce qui, comme les femmes, ne peut que passer *du singulier au singulier, entre impossible et contingent*.
Position « d'hétérogénéité » qui ne s'inscrit ni dans l'universel ni dans le particulier, mais en opposition peut-on dire à la contradiction (située entre universel et particulier). Pour le dire autrement, Foucault comme Agamben peuvent apparaître comme penseurs *du pas-tout*.
Il arrive, en effet, comme s'exprimait Lacan, qu'il y ait des hommes « qui soient aussi bien que les femmes », qui ne soient *pas tout* pris dans *LE* langage…

Forcer l'indécidable est sans doute ce détour obligé par le signifiant, mais ce n'est pas pour autant que l'on peut en finir avec cette béance de l'indécidable qui hante la langue, cette boucle de lecture-écriture qui se tient dans ses replis et qui parfois surgit comme un éclair.

[32] Jacques Lacan, *« Le savoir du psychanalyste »*, Entretiens de Sainte Anne, 1971-1972, transcription AFI, p. 125

C’est aussi bien le « sidérer » de Quignard[33] qui lui aussi sait lire dans le ciel ce qui n’a encore jamais été écrit, le « sidérer » qui même à passer par un dé-sidere peut toujours ressurgir. Nous approchons de la poésie pour laquelle Deleuze conseillait, je le comprends, l’oubli de tout ce qu’a pu introduire la linguistique structurale et nous finirons sur cet *éclair*, qui doit vous rappeler quelque chose dans la bouche de Lacan ...

Ce sera W.Benjamin qui nous permettra de conclure sur cette théorie des signatures.
W. Benjamin, comme le souligne Agamben, reprendra au travers de « la faculté mimétique » une véritable philosophie des signatures, non dans l’astrologie qu’il évoque assez longuement mais dans le langage.
La langue lui apparaît comme une « archive de ressemblances et de correspondances non-sensibles »**.**
Il écrira pour définir cet « élément magico-mimétique », indispensable dans le passage au discours, quelque chose très proche de la définition de la signature donnée par Agamben :

> « Comme la flamme, la part mimétique du langage ne peut se manifester que sur un certain support. Ce support est l’élément sémiotique. *La connexion signifiante* des mots ou des phrases constitue ainsi le support nécessaire pour qu’apparaisse, avec la soudaineté de l’éclair, la ressemblance. Car celle-ci est souvent, et surtout dans les cas importants**,** *produite et perçue* par l’homme comme une illumination instantanée. *Elle file comme l’éclair*. » (C’est moi qui souligne).

[33] Pascal Quignard, *« Vie secrète »*, NRF Gallimard, décembre 1997, p. 164 et suivantes.

« Signe et discours » II

Signe, marque et trait unique.

I - « Le retour à … » comme opérateur de lecture

C'est le 22 février 1969, à la Société Française de Philosophie, que Foucault donnait la conférence intitulée « Qu'est-ce qu'un auteur ? »[34] (sous-titrée « Le retour à… »). Notons que Lacan y assistait, qu'il est intervenu et qu'il en fit mention quatre jours plus tard dans la séance du 26 février 69 du séminaire « D'un Autre à l'autre ». Nous aurons à y revenir.
La façon dont Foucault noue, dans son propos, écriture, lecture et oubli, se situe dans le droit fil de l'exposé du 11 février ; et je vais apporter un éclairage sur les points de cette conférence qui nous serviront d'appui pour notre avancée.
Il s'agit d'une part du « nom d'auteur » et de la « fonction auteur » tels que Foucault les définit et, d'autre part, des auteurs qui occupent une position « transdiscursive » que Foucault appelle « fondateurs » ou « instaurateurs de discursivité » et ce qui les caractérise. Enfin nous présenterons quelques remarques sur les interventions faites à l'issue de la conférence, notamment celle de Lacan, ainsi que la réponse de Foucault à Lucien Goldman.

Ce nom d'auteur, Foucault le démarque, je cite, d'un

> « nom propre qui irait de l'intérieur d'un discours à l'individu réel et extérieur qui l'a produit »[35]

et il le définit comme ce qui…

> « …court, à la limite des textes, qui les découpe, qui en suit les arêtes, qui en manifeste le mode d'être ou du moins qui le caractérise. Il manifeste l'évènement d'un certain ensemble de discours, et il se réfère au statut de ce discours {…] il est situé dans la rupture qui instaure un certain groupe de discours et son mode d'être singulier ».[36]

[34] Michel Foucault, *« Qu'est-ce qu'un auteur »,* « Dits et Écrits » 69 QUARTO Gallimard mai 2001, p. 81

[35] *Ibid.*

[36] *Ibid.*

Le nom d'auteur fonctionne donc, en sa découpe propre, comme *la lame du couteau énonciatif*, ce qui nous rappelle l'exposé précédent : la question de l'énoncé et de la fonction énonciative qui nous a conduits vers celle « du signe dans le signe ». Il en résulte, nous dit Foucault, que

> « …dans une civilisation comme la nôtre un certain nombre de discours sont pourvus de la *fonction auteur* tandis que d'autres en sont dépourvus […] La fonction auteur est donc caractéristique du mode d'existence, de circulation et de fonctionnement de certains discours à l'intérieur d'une société ».[37]

Venons en maintenant à la fonction de l'auteur qui est au fondement d'un champ discursif, c'est-à-dire les auteurs qui occupent une « position transdiscursive ». Ce qui les caractérise c'est que, au-delà de leur propres textes, « ils ont produit (*je cite*), quelque chose de plus : la possibilité et la règle de formation d'autres textes. » Foucault prend l'exemple de Freud et de Marx comme instaurateurs de discursivité :

> « …ils n'ont pas rendu simplement possible (dit-il) un certain nombre d'analogies, ils ont rendu possible (et tout autant) un certain nombre de différences. Ils ont ouvert l'espace à autre chose qu'eux et qui pourtant appartient à ce qu'ils ont fondé. »[38]

Et là, Foucault, pour resserrer l'affaire, distingue « les fondateurs de scientificité » des « instaurateurs de discursivité ». Il les distingue en ceci que, dans le cas d'une scientificité, l'acte de fondation est de plain-pied, il fait partie de l'ensemble des transformations futures qu'il rend possibles, alors que dans le cas de l'instauration d'une discursivité, il reste « hétérogène » à ses transformations ultérieures, il demeure seulement en retrait, « en surplomb ».

Ce qui caractérise les textes de ces instaurateurs c'est qu'on est amené inévitablement à s'y reporter, à y faire retour, comme à des coordonnées premières ; ainsi Foucault situe-t-il le « retour à… » « comme moment décisif dans la transformation d'un champ de discours ».

Le « retour à… » est un mouvement qui caractérise les instaurations de discursivité. Pour qu'il y ait retour il faut d'abord qu'il y ait eu oubli, « un oubli essentiel et constitutif, » dit Foucault ; de sorte que l'acte d'instauration est tel qu'il ne peut pas ne pas être oublié, et le verrou de l'oubli fait partie de la discursivité en question. Quand Foucault parle d'acte d'instauration, il s'agit bien d'un acte d'énonciation, acte qui ne peut être qu'oublié.

[37] *Ibid.*

[38] *Ibid.*

Pour reprendre ce qui a été présenté lors de la première séance, rappelons que c'est l'énoncé qui fait fonction d'existence du signe et, par ailleurs, ajoutons ici que dans une instauration discursive le nom d'auteur garde une fonction essentielle. En effet on fait « retour à… », c'est-à-dire retour vers une place vide mais à la fois cette place vide est marquée du fait que c'est d'un retour à Freud qu'il s'agit.

En effet, en tant que nom d'auteur, Freud est ce qui court comme découpe à la limite des énoncés. Ce que dit Foucault ici, c'est que la fonction d'existence dépend, au moment du retour, d'une levée de l'oubli dans le mouvement d'une lecture.

Mais en quoi consiste cet oubli qui, à la discursivité, donne sa loi ?

C'est l'oubli d'un acte instaurateur qui ne se manifeste que dans ce qui en dérive en le travestissant, et sous le masque, en établit l'écart. C'est ici que nous retrouverons, dans ce moment du retour, l'effectivité du mouvement d'une lecture qui revenant vers le texte lève l'oubli en découvrant la « marque » dont cet oubli constituait « le masque ».

C'est-à-dire que dans l'espace de l'écriture le signe prend existence de la participation active du lecteur.

Mais de quoi s'agit-il dans la marque qui se découvre ainsi ? Foucault nous dit :

> « le retour doit redécouvrir cette lacune et ce manque […] non, ce n'est point dans ce mot-ci, ni dans ce mot-là, aucun des mots visibles et lisibles ne dit ce qui est maintenant en question, il s'agit plutôt de ce qui est dit à travers les mots, dans leur espacement, dans la distance qui les sépare. »[39]

Plus loin il précise :

> « … or, pour caractériser ces retours, il faut ajouter un dernier caractère : ils se font vers une sorte de couture énigmatique de l'œuvre et de l'auteur. »[40]

Ce qui est inscrit ainsi dans l'œuvre c'est la marque d'un acte d'énonciation.

« Le retour à… » est donc un retour qui, par le mouvement d'une lecture, découvre ce qui fait signe à partir de ce que Foucault désigne comme une « marque en creux ».

C'est ainsi que la lecture est simultanément un acte d'écriture par lequel la marque prend existence.

[39] *Ibid.*

[40] *Ibid.*

C'est le retour en acte de l'acte instaurateur mais, surtout, retenons que la discursivité n'est autre que la transformation discursive elle-même, c'est-à-dire l'effectuation de ce retour. Retenons également que finalement cette marque en creux se trouve de fait située entre le lecteur et son auteur de façon *tout à fait singulière* et qu'elle relève donc, dans son écriture en tant que marque dans l'espace textuel, tout autant du lecteur que de l'auteur.

C'est une écriture qui se situe en acte dans la contemporanéité d'une lecture.

A la fin de sa conférence Foucault dira [41]:

> « Une pareille analyse, si elle était développée, permettrait peut-être d'introduire à une typologie des discours. Il me semble en effet, au moins en première approche, qu'une pareille typologie ne saurait être faite seulement à partir des caractères grammaticaux des discours, de leurs structures formelles, ou même de leurs objets ; sans doute existe-t-il des propriétés ou des relations proprement discursives (irréductibles aux règles de la grammaire et de la logique, comme aux lois de l'objet) et c'est à elles qu'il faut s'adresser pour distinguer les grandes catégories de discours. Le rapport (ou le non rapport) à un auteur, et les différentes formes de ce rapport constituent — et d'une manière assez visible — l'une de ces propriétés discursives. »

Venons-en donc à la réaction de Lacan lors de cette conférence. Il intervient pour répondre à Foucault :

> « J'ai reçu très tard l'invitation. En la lisant, j'ai noté, dans le dernier paragraphe, le «retour à». On retourne peut-être à beaucoup de choses, mais, enfin, le retour à Freud c'est quelque chose que j'ai pris commune espèce de drapeau, dans un certain champ, et là je ne peux que vous remercier, vous avez répondu tout à fait à mon attente. En évoquant spécialement, à propos de Freud, ce que signifie le « retour à », tout ce que vous avez dit m'apparaît, au moins au regard de ce en quoi j'ai pu y contribuer, parfaitement pertinent.
>
> Deuxièmement, je voudrais faire remarquer que, structuralisme ou pas, il me semble qu'il n'est nulle part question, dans le champ vaguement déterminé par cette étiquette, de la négation du sujet. Il s'agit de la dépendance du sujet, ce qui est extrêmement différent ; et tout particulièrement, au niveau du retour à Freud, de la dépendance du sujet par rapport à quelque chose de vraiment élémentaire, et que nous avons tenté d'isoler sous le terme de «signifiant».
>
> Troisièmement, — je limiterai à cela mon intervention — je ne considère pas qu'il soit d'aucune façon légitime d'avoir écrit que les structures ne descendent pas dans la rue, parce que, s'il y a quelque chose que démontrent les événements de mai, c'est précisément la descente dans la rue des structures. Le fait qu'on l'écrive à la place même où s'est opérée cette descente dans la rue ne prouve rien d'autre que, simplement, ce qui est très souvent, et même le plus souvent, interne à ce qu'on appelle l'acte, c'est qu'il se méconnaît lui-même. » [42]

[41] *Ibid.*

[42] *Ibid.* Intervention de Lacan dans la discussion à la suite de la conférence de Michel Foucault.

Plusieurs remarques : en commençant par la fin, notons que Lacan qui répond là à une sorte d'attaque de Lucien Goldman visant la mouvance structuraliste du moment, y fait preuve de plus de nuance que Foucault lui-même répondant au même Goldman. Voici ce que répondit Foucault :

> « Je vais essayer de répondre. La première chose que je dirai, c'est que je n'ai jamais, pour ma part, employé le mot de structure. Cherchez-le dans « Les Mots et les choses », vous ne le trouverez pas. Alors, j'aimerais bien que toutes les facilités sur le structuralisme me soient épargnées, ou qu'on prenne la peine de les justifier. De plus : *je n'ai pas dit que l'auteur n'existait pas ; je ne l'ai pas dit et je suis étonné que mon discours ait pu prêter à un pareil contresens. »*[43] *(C'est moi qui souligne)*

On le lit : Foucault se démarque beaucoup plus fermement du structuralisme que ne le fait Lacan ; par ailleurs, il est remarquable que Lacan souligne dans son intervention, au regard de la dépendance du sujet, le signifiant comme en étant l'élément essentiel.
En ce qui concerne Foucault, rappelons-nous sa défiance à l'égard de la souveraineté du signifiant et son éloignement de la linguistique structurale. Éloignement du structuralisme qui lui permet de prendre comme déterminant des positions subjectives dans l'ordre du discours un autre élément, élément auquel il ne reconnaît pas le statut d'unité et qui vient marquer le système des signes : « l'énoncé » (en suivant Agamben, nous pouvons l'appeler « signature » : signe dans le signe.)
Lors de la séance du séminaire « d'un Autre à l'autre » du 26 février 1969 qui eut lieu quatre jours après la conférence de Michel Foucault, voilà ce que dira Lacan :

> « Dans la petite annonce qu'il avait faite de son projet de l'interrogation « qu'est-ce qu'un auteur ? » la fonction du « retour à... » (il a mis trois points après) se trouvait au terme, et je dois dire que, de ce seul fait, je me suis considéré comme y étant convoqué. Il n'y a personne, après tout, de nos jours qui, plus que moi, ait donné poids au « retour à... » à propos du retour à Freud. Il l'a au reste fort bien mis en valeur et montré sa parfaite information du sens tout spécial, du point clé que constitue ce retour à Freud par rapport à tout ce qu'il en est actuellement de glissement… »

Voilà donc par quoi il n'est pas illégitime de penser en effet, avec Allouch, que Foucault fut le premier à donner pour Lacan le sens de son retour à Freud. Je ne vais pas rapporter les termes qui, durant la même période, furent employés par Lacan, termes qui faisaient exactement écho à ceux de Foucault, par exemple celui qui désignait Freud comme « instaurateur de discursivité ».
Penchons-nous plutôt sur le séminaire qui commença au mois de novembre de la même année : « L'envers de la psychanalyse ». Si l'on peut pour une part y trouver, d'une certaine façon, une réponse à Foucault concernant la typologie des discours dans son rapport à l'auteur selon « des relations et des propriétés

[43] *Ibid.*

proprement discursives », comme il le définissait dans sa conférence, il n'en demeure pas moins que Lacan produit cette écriture des discours en relation directe avec sa théorie du signifiant que Milner qualifiera de structure minimale ou d'hyperstructuralisme (relation S1->S2). Par ailleurs si, de fait, le « discours de l'analyste » est l'opérateur par lequel il est possible d'écrire les trois autres, qui s'éclairent par progression ou régression, il n'est pas mentionné en tant que tel comme « changement » ou « transformation discursive ».

Il n'y a pas une seule fois dans tout le séminaire « L'envers de la psychanalyse » l'occurrence du terme « changement de discours ». Mais surtout on ne retrouve pas dans cette « réponse », ce qui, chez Foucault , préside à la transformation d'un champ discursif : le moment et le mouvement d'un retour qui fait acte.

II - Signe et écriture

Nous avons recherché et trouvé un écho plus tardif de cette conférence au niveau, plus précisément, du séminaire « Encore », plus en accord avec ce que Foucault présenta comme *transdiscursivité,* conformément à ce mouvement de lecture-écriture qui est discursivité en tant qu'en elle-même elle est « transformation discursive ». Mouvement qui lève l'oubli en l'effectuant et en actualisant la « marque en creux » comme fonction d'existence du signe, marque d'un écart et tout autant de l'écart entre le lecteur et l'auteur.

Ce qu'il importe pour nous de repérer c'est le retour de la question du signe dans ce séminaire « Encore », question étroitement articulée au changement de discours, à la transformation discursive comme fonction de retour de l'acte instaurateur de discursivité, creuset d'une nouvelle raison.

C'est la contemporanéité en acte d'une lecture qui fait écriture et en laquelle il ne s'agit pas d'abord de comprendre.

C'est donc aussi la question de l'écriture en acte dans le discours analytique. Pour commencer à situer le signe dans l'ordre non de ce qui représente quelque chose pour quelqu'un mais d'une première illisibilité et d'une non compréhension, rappelons ce que, dans le séminaire XVIII[44], Lacan disait :

> « Ce sont des choses […] qui ont l'apparence de symptômes, c'est-à-dire, en principe, des choses qui vous font signe mais à quoi on ne comprend rien […] c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on est affecté, heureusement que l'on a rien compris […] ».

[44] Jaques Lacan, *« D'un discours qui ne serait pas du semblant »*, 1971, version AFI, p. 47

Il faut ainsi renverser la relation de la chose représentée par un signe et poser la question du signe au travers de la chose qui fait signe (et non du signe de la chose), chose qui fait signe et à laquelle on ne comprend rien.
Pas question d'univocité justement mais de ce qui peut avoir une multitude de sens parce qu'elle n'en a aucun. Pourquoi faire me direz-vous? Simplement parce que l'on pose bien souvent cela dans la dimension de l'écriture en le désignant comme « illisible » (l'illisibilité c'est le cas de ces signatures qu'évoque Lacan dans le domaine du psychosomatique et en lesquelles il reconnaît la dimension d'un écrit).
Illisible suppose en effet qu'on introduise là-dedans de l'écriture. Il ne s'agit plus de lecture avant l'écriture, et justement parce qu'elle ne peut d'abord pas se faire, cette dite lecture ; il ne s'agit pas non plus d'une écriture qui succèderait au moment de son origine. Et ceci justement parce qu'elle n'en a pas, d'origine. C'est une dimension d'écrit qui pourrait bien être l'originalité propre de l'écriture. Dire la chose qui fait signe nous rappelle déjà ce mot de Lacan dans « Encore » (et sur lequel nous reviendrons) obtenu en translittérant SIGNE dans le THING anglais de la « chose », de l' « achose », justement.
La chose qui fait signe donne une dimension de l'écriture.
Et au prime abord dans l'illisibilité.
Cette écriture ne saurait avoir d'origine mais elle a un fondement comme nous allons le voir, car il faut en passer par ce dont Lacan déplorait l'absence dans « La Troisième »[45], une théorie de l'écriture. Elle n'a pas d'origine mais elle s'invente et *doit même sans cesse se réinventer* dans la contemporanéité en acte d'une lecture, en un moment de retour.
Cette dimension de l'écriture est en jeu dans le signe auquel elle donne fonction d'existence. C'est l'ancrage de l'énonciation dans la dimension propre de l'écriture.
Tout cela, ce moment de retour, cette invention en acte, interrogent alors d'une autre façon le discours de l'analyste.
Concernant son écriture, c'est-à-dire l'écriture du discours de l'analyste, Lacan dira, lors d'une séance préliminaire au séminaire RSI[46]

> « […] ce qui s'écrit au tableau avec des petits signes, le a, le S1, le S2, le $ du sujet, c'est que le discours de l'analyste est quelque chose qui vous remue, qui remue vous

[45] Jaques Lacan, *« La troisième »*, Lettres de l'EFP N° 15

[46] Jacques Lacan, *« RSI »* séminaire 74-75, transcription AFI, p. 10

> […] C'est vrai que de l'avoir écrit, c'est une tentative, une tentative approchée, on peut peut-être faire mieux, j'espère qu'on fera mieux. »

C'est justement dans cet « avoir écrit » que gît la difficulté. Car une fois écrit, c'est écrit et dans ce « reste écrit » on peut entendre diverses choses mais on oublie « l'acte d'écrire » et c'est pourquoi fondamentalement on n'entend rien.
Lacan ajoute ainsi dans le séminaire XVIII « D'un discours qui ne serait pas du semblant »:

> « Le discours de l'analyste, faut bien que je vous le dise, puisqu'en somme vous ne l'avez pas entendu, le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la *logique de l'action.* ».[47]

Il ajoute, concernant ce discours de l'analyste :

> « C'est parce que c'était écrit et écrit comme ça, car je l'ai écrit à maintes reprises, c'est pour cela même que vous ne l'avez pas entendu. C'est en ça que l'écrit se différencie de la parole […] [48]»

Cette *« logique de l'action »* qui définit le discours de l'analyste accentue ainsi ce qui distingue écrit et parole. Elle distingue en effet le « c'est écrit », par lequel on entend peut-être pas mal de choses, de l'écriture en acte, de l'acte d'écrire en tant que tel, et en lequel on n'entend rien.
C'est ce que l'on oublie le plus souvent.
Par ailleurs notons déjà que Lacan remarque dès le début du séminaire « Encore » :

> « J'ai beau dire que cette notion de discours est à prendre comme lien social, fondé sur le langage, et semble donc n'être pas sans rapport avec ce qui dans la linguistique se spécifie comme grammaire, rien ne semble s'en modifier. »[49]

En effet qu'est-ce donc que la grammaire en linguistique si ce n'est cette « logique de l'action » manifestée dans le champ du langage ?
En quoi, comme la grammaire de la pulsion, et pour ne pas être ce qui reste seulement d'un «c'est écrit» du langage, la grammaire est susceptible de faire du discours en acte, l'inscription d'un tracé.
Nous y reviendrons plus loin au travers de la question du « verbe » dans ce même séminaire « Encore ». Nous allons pour l'instant essayer d'approcher cette « logique de l'action » au travers de l'écriture mise en jeu dans le signe.

[47] Jaques Lacan, *« D'un discours qui ne serait pas du semblant »*, 1971, version AFI, p. 54

[48] *Ibid.*, p. 55

[49] Jacques Lacan, *« Encore »* Seuil, 1er trimestre 1975, p. 21

Dans le séminaire XX Lacan disait :

> « Il est clair que cette lettre qui nous affole tellement que nous appelons ça, Dieu sait pourquoi, d'un nom différent, caractère, la lettre chinoise nommément, est sortie du discours chinois très ancien d'une façon toute différente de celle dont sont sorties nos lettres ».[50]

Ce n'est peut-être pas parce qu'elle nous affole que la « lettre chinoise » apparaît peu ou pas du tout dans le vocabulaire des linguistes ou des sinologues en tant que « lettre » justement. Le terme « idéogramme » par ailleurs est générateur de pas mal de confusions et il est préférable pour les éviter de parler de sinogramme. Il y a par ailleurs des sinogrammes non iconiques, oscillant entre énigme, plurivocité et illisibilité, susceptibles d'une lecture mais qui ne sauraient être dits ou faire sens comme tels. Ils sont comme des choses qui nous font signe. Nous n'avons pas ici le projet insensé d'analyser l'écriture chinoise mais simplement d'en retirer ce qui concerne une question sur le signe et l'écriture.
Lacan, nous le savons, a fait plus d'un détour par l'écriture et la pensée chinoises dans le cours de ses élaborations, détours en lesquels se remarquent quelquefois cet écart, justement, entre l'élaboration en cours et la pensée qui s'empare des restes d'un « c'est écrit ». La théorie de l'énonciation, quand elle se limite au « speech act », oublie la dimension propre de l'écriture où elle peut trouver aussi sa place.
Il s'agira pour nous de l'aborder d'un premier pas au travers de la dimension singulière de l'écriture chinoise, celle qui marque un espace culturel qui s'étend au-delà de la Chine car il recouvre un domaine plus vaste, disons simplement les champs sino-japonais et sino-coréen, au littoral de l'Occident.

Mais penchons-nous auparavant sur le début du séminaire « Encore ». Pour reprendre un terme de Foucault, celui de « rareté », je dirai que ce séminaire de Lacan est porteur de rareté, car quelque chose dans l'espace discursif semble là se réduire, se raréfier en un point de densité qui ferait soudain rupture, changement.
La première occurrence de « changement de discours » apparaît véritablement ici à la suite de l'évocation du poème de Rimbaud, « À une raison », qui se scande comme vous le savez à la fin de chaque verset par « un nouvel amour ».

[50] *Ibid.*, p. 36

> « L'amour (écrit Lacan) « c'est dans ce texte le signe, pointé comme tel, de ce qu'on change de raison, et c'est pourquoi le poète s'adresse à cette raison […] On change de raison, c'est-à-dire – on change de Discours. [51]»

Reconnaissons déjà qu' « un nouvel amour » à chaque verset, à chaque changement de discours… introduit une question sur ce qu'il en serait de cette re-production et donc de ce qu'il en est de cette dimension de l'amour.
Il ajoute un peu plus loin :

> « …je dirai *maintenant (je souligne le « maintenant »)* que de ce discours analytique il y a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre […] il faut dresser l'oreille à l'épreuve de cette vérité qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à un autre. Je ne dis pas autre chose en disant que l'amour, c'est le signe qu'on change de discours.[52] »

Changement de discours, *rupture de lien* puisqu'un discours est ce qui fait lien.
Rupture de lien implique aussi qu'il y ait quelque chose à renouer.
Ceci n'est pas sans appeler ce qui va suivre et se reprendre sans cesse dans l'enseignement de Lacan dans la pratique d'une écriture, celle du nœud borroméen (dénouage-renouage). Seulement, et c'est ce qui nous intéresse, le *signe* est au cœur de cette rupture et de ce changement qui est aussi celui en jeu dans l'élaboration contemporaine que fait alors Lacan.
Ce qu'il dit il est en train de le faire, et même s'il déplore parfois ne pas être entendu :

> « ça bouge, ça vous, ça nous, ça se traverse et personne n'accuse le coup… ».[53]

Il convient alors de prendre appui sur la nouvelle définition du signe qui ouvre une interrogation centrale pour nous, définition qu'il retire (on ne peut pas dire qu'il l'extrait) de la Logique de Port Royal à la suite de l'exposé de Recanatti. Définition que nous conserverons comme fil de notre questionnement. Il dit :

> « Le signe […] c'est ce qui se définit de la *disjonction* (c'est moi qui souligne) de deux substances qui n'auraient aucune partie commune, à savoir de ce que de nos jours nous appelons intersection. »[54]

[51] Jacques Lacan, *« Encore »*, *op.cit.* p. 20

[52] *Ibid.* p. 19

[53] *Ibid.* p. 20

[54] *Ibid.* p. 20

Dès lors, comment concevoir à partir de l'écriture des quatre discours, et donc de l'écriture du discours de l'analyste comme un *« c'est écrit »*, le discours de l'analyste lui-même comme « émergence » en tout changement de discours ?
Rappelons tout d'abord, comme nous l'avons vu plus haut, que le discours de l'analyste, de fait, envisagé ici comme « émergence en tout changement de discours » doit être ainsi approché, conformément à une « logique de l'action », dans son *moment,* moment qui pourrait être celui d'une *écriture en acte.*
Le discours de l'analyste serait un moment disjonctif et un moment de rupture du lien discursif et donc aussi d'un possible changement de discours où le signe s'actualise dans un acte de lecture en lequel une écriture peut venir se résoudre, dans le suspens et le moment de l'acte. « Logique d'une action » qui pourrait donc être forçage d'une autre écriture, entre dénouage et (re)nouage du lien, en acte de tracé.
La sortie du discours fait écriture.
Je proposerai bien simplement de porter l'attention sur cet élément stable dans l'écriture des quatre discours, toujours à la même place et qui en lui-même maintient la fixité des places, c'est-à-dire la *barre.* La barre, pour l'imager ainsi, mais sans doute vaut-il mieux l'imager du fait de sa « nature » qu'essayer de la penser avec force logique, la barre donc, c'est autour de quoi ça tourne. De cette barre Lacan a beaucoup et diversement parlé tout au long de son enseignement, proche de ce qui fait trou en chaque discours, mais elle est de l'ordre de ce que finalement on oublie bien souvent ; on a envie de dire… et pour cause !
Dans le changement de discours serait-elle articulée, cette barre, à ce qui fait signe ?
Le signe d'un sujet qui se barre, qui se barre c'est tout, c'est-à-dire qui ne se « tire » pas toujours » ailleurs comme le détermine sa division dans le glissement indéfini de l'ordre signifiant.
Cette barre nous la retrouvons dans la suite du même séminaire au travers de l'écrit comme effet de discours. C'est à partir de là, page 34 de « Encore », que nous allons l'interroger dans la dimension de l'écriture et du *trait disjonctif.*
Lacan revient vers son algorithme S/s pour nous introduire à la fonction de la lecture et à la dimension de l'écrit. Il apporte à mon sens une approche essentielle du signifié comme étant de l'ordre de *ce qui se lit.*
Signifié comme lecture distinguée du signifiant comme étant, lui, *ce qui s'entend.*
De là il se « précipite » alors, et c'est vraiment, vous verrez plus tard pourquoi, le cas de le dire, vers la fonction de la barre. Cette barre (p.35) est intimement

articulée à la fonction de la place, de ce qui reste toujours à la même place, place créée par le discours, essentielle à son fonctionnement et à son changement.
Autrement dit barre et discours sont là intimement solidaires. On écrit la barre pour expliquer, poursuit-il, mais à la barre en tant que telle on n'y comprend rien. Par ailleurs son écrit (de la barre), nous dit-il, paraît futile car l'écrit c'est ce qu'elle est en elle-même, elle fait valoir *la marque, la marque de la distance de l'écrit en tant que tel*.
Elle représente aussi, au plus haut point, ce qui, de l'écrit, n'est pas à comprendre. Lacan rappelle à ce propos ses propres écrits, pas à comprendre dit-il, mais donc à expliquer.
C'est-à-dire qu'il est possible de lire autrement qu'en comprenant, lire ce qui peut être de prime abord de l'ordre de l'illisible.
Cette illisibilité nous la retrouvons plus tard dans ce séminaire « Encore » autour de Joyce mais aussi autour de l'évocation de « Lituraterre », texte sur lequel nous reviendrons aujourd'hui. Ajoutons que, pour autant, il dira dans le séminaire XVIII :

> « Il ne suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens. »[55]

Je ne lâcherai donc pas cette barre pour remarquer, toujours page 35 du séminaire « Encore », que Lacan dans les paragraphes suivants articule étroitement la fonction de la barre à l'existence du discours de l'analyste. La barre est radicalement écriture et simultanément marque de la distance de l'écrit, de l'écart qu'il introduit.
Marque d'un « blanc ». Il faudra s'en souvenir.
Plus loin, à la fin du même chapitre, Lacan précise ainsi ce dont il s'agit dans le discours de l'analyste :

> « à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture de ce qu'il signifie »[56].

Il parle alors de ce « grand livre du monde » dans lequel nous pouvons lire l'orage, la tempête, l' « augure de la fortune », comme il a pu se dire, dans le vol de l'oiseau. Mais est-ce-que l'oiseau lit ce que nous y lisons ? (si tant est qu'il

[55] Jacques Lacan, *« D'un discours qui ne serait pas du semblant »*, 1971, version AFI, p. 96

[56] Jacques Lacan *« Encore », op. cit.*, p. 36

lise quelque chose, mais comme le dit Lacan, après tout ce n'est pas impossible…)
Il rapproche cela de cette dimension du discours de l'analyste qui est, dit-il, de la dimension d'un « se lire ». Le discours de l'analyste ouvre une lecture, car le sujet y'est supposé pouvoir apprendre à lire. Seulement voilà, nous dit Lacan, ce qu'il apprend ainsi à lire, le sujet de l'inconscient , « n'a rien à faire, jamais, avec ce que vous, vous pouvez en écrire. »[57]
Cet écart entre lecture et écriture pose une question : ou bien il s'agit de ce que l'on pointe comme lecture d'avant l'écriture ou bien il s'agit d'une écriture très singulièrement liée à un acte de lecture, c'est-à-dire réalisée en acte de lecture.
Pour aborder la question de cette dimension du « se lire » en jeu dans le discours de l'analyste il faut sans doute se « précipiter » à notre tour vers cette barre, radicalement écriture et simultanément illisibilité. Marque de l'écart de l'écrit, d'un « blanc », « marque en creux » oserais-je dire pour rappeler le terme de Foucault.
Cette marque, cette barre, conduit Lacan à s'interroger sur la négation. En effet, précise-t-il, cette barre peut signifier la négation[58].

Sans doute y a-t-il plusieurs types de négation comme par exemple celle qui nie l'existence et celle qui nie le « tout ». Il y en a une en tout cas qui va nous intéresser ici car il y a un « non » qui nous conduit en effet, à ce point de notre interrogation, vers l'écriture chinoise.
Celle-ci en effet ne repose nullement dans son fondement sur un système de pensée articulé autour de la valeur exclusive d'une logique binaire et le « non » définit « le vide » comme processus dynamique dont provient tout mouvement et d'abord la vie elle-même.
Il s'agit par exemple du « non » qui est celui du « non-agir agissant » ou celui (évoqué par Cheng lors de ses échanges avec Lacan) du « N'ayant désir » (non-désir qui se trouve en position première par rapport au désir qui en advient). Le non-être ici est premier.
Mais n'est-ce-pas d'un *non-agir agissant* que l'analyste finalement prend position de son discours ? Mais de quoi s'agit-il ?
Revenons vers cette « barre » dont parle Lacan comme marque d'un écart, trait « de la distance de l'écrit », c'est-à-dire d'un écrit si radical qu'il se suffit du

[57] *Ibid.* p. 37

[58] *Ibid.* p. 35, voir aussi p. 122 du séminaire *« L'insu que sait … » op. cit.*

« blanc » de son effacement. Rappelons ce que disait Foucault, lors de sa conférence, du moment de retour et de ce vers quoi l'on revient :

> « […] aucun des mots visibles et lisibles ne dit ce qui est maintenant en question, il s'agit plutôt de ce qui est dit à travers les mots, dans leur espacement, dans la distance qui les sépare ».

Ceci nous invite à nous pencher plus avant sur cette fonction du vide intercalaire, sur cette marque en creux dans la dimension de l'écriture.

III - Écriture d'un blanc

Dans son livre « Poétique du blanc : vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet. »[59] Anne-Marie Christin (Professeur émérite à Paris VII, fondatrice du « Centre d'étude de l'écriture et de l'image », elle a écrit, en collaboration, notamment l' « Histoire de l'Ecriture »[60], livre sur lequel j'ai aussi pris appui), définit ce « blanc » qui est celui du « vide », de l'intervalle, de l'écart, dans l'espace de l'écriture chinoise, comme processus dynamique, élément constituant de l'écriture elle-même. A.-M. Christin oppose deux systèmes d'écriture : celui qui est présent en Chine depuis la lecture divinatoire sur la carapace des tortues et celui, *logocentrique*, issu de ce moment de rupture grec, rupture par laquelle l'écriture alphabétique est devenue le système analytique le plus rigoureux de la langue parlée.

L'écriture chinoise doit être par ailleurs distinguée, dès son apparition, de cet autre moment par lequel on présente classiquement l'origine de l'écriture comme liée à la rencontre du signe avec une émission vocale, la rencontre d'un trait et d'une lecture avec la langue qui, décollant le signe de la chose, nomme le signe du nom de l'objet en le réalisant comme écriture ; écriture qui connote la phonétisation et met en jeu l'homophonie.

Disons d'abord un des aspects essentiels de cette thèse sur l'écriture que je vais tenter de résumer ici.

D'abord l' « image écrite ». Cette image n'est pas à entendre justement dans l'ordre de ce qui est conçu habituellement en termes de « pictogramme ». Bien au contraire, elle concerne ces signes de l'écriture chinoise la plus ancienne

[59] Anne-Marie Christin, *« Poétique du blanc : vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet. »*, VRIN 2009.

[60] Anne-Marie Christin *« Histoire de l'écriture »*, Flammarion, mars 2012.

qui ne sont nullement des pictogrammes, qui n'ont en tant que tels aucun sens qui s'établirait d'un lien univoque à quelque chose, et qui ne se phonétisent pas isolément.
Inversement, le pictogramme peut en hériter la définition comme « image écrite » ne représentant nulle chose d'abord. Dans ce cas il fonctionne comme « proposition visuelle » qui peut rester ouverte, pas seulement dans le lien à la chose représentée, mais aussi à l'imaginaire tout simplement.
Par ailleurs en relation avec cette « image écrite » Christin établit une dimension propre et autonome de l'écriture qui ne doit rien à la phonétisation, qui reste de l'ordre d'une sorte de *silence visuel*, mais qui requiert un espace scriptural. En cet espace le « blanc » intercalaire fait, en tant que tel, partie de l'écriture.

Ainsi l'origine de l'écriture qui pourrait être située « de la conjugaison d'une émission vocale avec un signe »[61], c'est-à-dire du renversement d'un rapport de phonétisation, est à remettre en question, du moins à relativiser. Car cette dimension autonome de l'écriture peut bien sûr, à l'occasion, prendre fonction de cet usage. Mais cet usage ne saurait seul la définir comme étant son caractère propre. Pour établir cette dimension de l'écriture A.M. Christin nous offre comme paradigme l'écriture chinoise la plus ancienne, mais aussi toujours actuelle.
La relation du signe à l'objet n'est pas en effet l'aspect essentiel du signe dans la genèse d'une écriture qui s'est développée en Chine et dans l'aire sino-japonaise et sino-corréenne de façon *autonome* jusqu'à nos jours. En ce sens la remarque de Leibniz écrivant que l' « écriture chinoise avait dû être inventée par un sourd » garde pour une part, je dirai dans son trait, un grain de pertinence.
Ce que remarque Christin, en tout cas, c'est que, fondamentalement, l'Occident dans son propre système, fait l'impasse sur ce qu'elle nomme le « blanc » comme élément dynamique et productif *en le réduisant à ce qui est de l'ordre du « manque »*.
Le « vide » n'est ainsi conçu en Occident que comme absence et l'intervalle entre deux lettres, par exemple, n'est que perte, place perdue. La fonction du « vide », de l'intervalle, de l'écart, est ainsi négligée dans notre espace littéral. *Le vide renvoie en effet, quand il apparaît enfin, à l'absence, à l'incidence négative d'un manque, voire plus radicalement au deuil, ce qui le dresse ainsi dans un espace quasi tragique.*

[61] Jaques Lacan, *« L'identification »*, séminaire 61-62, version AFI, p. 92

Seuls quelques écrivains écrit-elle (Mallarmé d'abord et notamment), artistes, peintres bien souvent, ou bien la création cinématographique, retrouvent cette dimension d'écriture propre non au langage comme système mais au signe comme tel. La référence reste pour elle la contemplation d'un support immatériel à l'origine, dit-elle, de l'invention de l'écriture, *le ciel étoilé.* Ce qui nous rappelle la belle phrase d'Hofmannsthal citée par Agamben pour introduire la lecture-écriture en jeu dans la « signature » des choses. Les premiers signes chinois nés d'observations célestes qu'un lecteur consignait parmi d'autres traces sur les carapaces de tortues comme autant, écrit-elle, de « signes flottants », ne représentaient en tant que tels à proprement parler rien en eux-mêmes mais devenaient susceptibles de recevoir diverses valeurs en fonction des relations qu'ils entretenaient par les intervalles, les vides intermédiaires qui les distribuaient originalement sur un support. L'intervalle est ainsi dans la peinture comme dans l'écriture, qui se confondront finalement ici en *calligraphie*, le « principe moteur essentiel écrit-elle, de l'écriture visuelle articulée en une lecture spatiale qui ne repose nullement sur l'identification de mots, de syllabes ou de lettres. ».

De Février à Ginzburg en passant par Pierce et Schapiro, les élaborations occidentales sont ainsi passées au crible de son analyse critique. Sur la surface d'un support qu'il soit naturel ou qu'il soit de papier, l'œil et la main reprennent leur droit, écrit-elle, sur le logos, en y couchant l'espace scriptural qu'ils déplient et qui ne saurait se distinguer d'un acte de lecture qui s'en trouve constituant (elle reprendra ainsi l'exemple de Lascaux, qui ne se trouve pas, je crois, jusqu'à nouvel ordre du monde, en Chine).

Champollion établissant qu'un système de signes pouvait analyser très finement l'aspect sonore du langage, portait sans doute atteinte à la supériorité jusqu'alors couramment admise de l'écriture alphabétique. Toutefois il fut au cœur d'un malentendu qui reposait sur un présupposé dont il ne sut se dégager, celui d'une utilisation phonétique des signes qui représentaient à l'origine des choses et qui plus tard ont pu servir à transcrire autre chose, c'est-à-dire un état fidèle et exhaustif de la langue parlée. *Il éludait ainsi la dimension du visible, de l'espace et du support, de l'écran où s'écrit l'intervalle, le blanc, le vide, c'est-à-dire le signe comme écart et l'écart comme signe lui-même.* Ce qui est en jeu pourtant aussi dans l'écriture hiéroglyphique (*par exemple* lecture différente d'un hiéroglyphe selon la distinction spatiale de la partie iconique et textuelle de l'écrit hiéroglyphique (on retrouve cela dans la distinction du signe comme

« déterminatif » ou « clé » mais pas seulement, bien sûr, car la portée de cette thèse soutenue par A.M Christin va bien au-delà).
Il y a un écrit en jeu dans le signe qui reste indépendant du système signifiant, un mode visuel de transmission qui reste étranger à la culture occidentale sauf dans le domaine de l'art, de quelques écrivains, de certains peintres. À la suite du logocentrisme grec le monde romain et chrétien a conçu la transmission par l'écriture comme transparente et vecteur invisible de *l'héritage qui n'est que celui du Verbe et même du Verbe Saint en l'occurrence…(y aurait-il un fondement idéologique dans la conception de l'origine de l'écriture ?)* Pour Christin il y a une dimension autonome et indépendante de l'écriture elle-même qui ne saurait se réduire à ce qu'elle devient lorsqu'elle sert à transcrire par phonétisation la langue parlée.
Elle en trouve le paradigme dans la lecture divinatoire, *lecture qui ne force pas l'indécidable, car le devin chinois, « jamais ne décide »,* écrit-elle, contrairement au prophète ; notons-le, car, en effet, c'est précisément le *forçage de l'indécidable* qui est présenté comme étant à l'origine de l'écriture.
J'ajouterai volontiers que l'on peut espérer *qu'il en soit de l'analyste comme du devin, dans son discours en acte. Il ne saurait en effet forcer l'indécidable dans l'inter-vention par laquelle il ouvre une lecture pour l'analysant.*
C'est en tout cas l'espace visuel d'un support que la lecture du devin chinois force et fonde comme étant celui d'une écriture où les signes ne font pas signe de quelque chose et ne font pas sens isolément, mais prennent fonction d'existence dans leur écart et leur distribution spatiale.
L'écart, le blanc est lui-même écriture.
Et pour autant il s'agit là, écrit-elle, d'une forme singulière de *rationalisation*.
Il reste à préciser laquelle. En effet elle distingue deux systèmes de « communication » ou de transmission offertes à la communauté :

> « la parole comme système de signes vocaux dont une communauté est l'auteur et *l'image écrite »*[62]

(image qui pour elle, dans le cas du pictogramme, renvoie plus à l'imaginaire qu'à la représentation d'une chose de la réalité), « image écrite » donc qui devient une véritable « proposition visuelle offerte à la communauté ».
Ce terme de « proposition », *« proposition visuelle »* nous paraît essentiel, marquant en quoi il s'agit d'une écriture qui, au bon lecteur, offrira son salut.

[62] Anne-Marie Christin *« Histoire de l'écriture »*, *op.cit.*

Elle-même en dépend. Elle contient deux données hétérogènes : une surface prélevée d'une certaine façon sur le réel (portion de ciel, paroi rocheuse) et des figures, traces, taches, réunies sur cette surface par un réseau d'intervalles qui leur permet de faire sens les unes avec les autres. Ces images écrites ne s'organisent pas comme un langage et ne font pas discours ou lien entre les membres, elles n'exigent pas un émetteur et un destinataire mais se suffisent d'un observateur, d'un lecteur.
La fonction sociale de cette écriture est de

> « poser une relation entre les individus d'un groupe et un monde extérieur où sa langue est ignorée ou sans pouvoir » (C'est moi qui souligne).

En ce sens il s'agit là, précise-t-elle, d'une dimension « transgressive » de l'écriture. L'écriture atteint ce lieu où la parole est impossible et où le lien social est rompu. Il y a inévitablement de l'a-social dans cette dimension transgressive.
Christin situe ainsi l'origine de l'écriture dans *l'invention d'une lecture* (il faut accentuer ce terme d'invention que Lacan lui-même ne pouvait concevoir qu'en termes d'écriture). Il s'agit là, pourrait-on dire, d'une « lecture silencieuse » et même d'une lecture « sourde », seulement visuelle. Nous sommes donc en présence d'une écriture dont fait partie le « blanc », la marque de la distance de l'écrit, de l'écart qu'il introduit et qui n'est pas de l'ordre d'une coupure.
Le trait d'écriture est disjonctif. Il n'est pas de l'ordre de la coupure et de ce qui, en cette coupure, prend fonction de manque. Ce qui distingue aussi le trait dans l'ordre de l'écriture de ce dont il fait fonction dans l'ordre signifiant.
Par ailleurs le signe introduit un mode d'écriture, nous venons de le voir, qui peut faire rupture du lien discursif par ce qu'il fait intervenir d'extérieur, *d'hétérogène à la langue parlée*. On pourrait dire aussi que s'introduit là *l'hétérogénéité même de l'écrit.*
Mais est-ce que cette écriture ne peut être réduite dans ce qui fut défini quelquefois comme « lecture précédant l'écriture » ?
Je ne le pense pas, et d'abord parce que ce serait confondre la lecture d'avant l'écriture en laquelle le signe d'une certaine façon reste inerte et une écriture exigeant pour se réaliser la participation active du lecteur, l'acte de lecture, dont s' « anime », prend existence, si j'ose dire, le signe.
Et ceci est le cas de l'écriture chinoise notamment. La question qui se pose alors plus essentiellement ici est celle d'une dimension d'écriture indépendante et distincte du système signifiant, et nous dirons, en ce qui nous concerne, de ce

qui résulte de la théorie du signifiant. Comme le rappelle A. Lévy (Professeur à l'Université Bordeaux 3, Département d'Études extrême-orientales, Section de Chinois) F. de Saussure notait :

> « [...] l'écriture voile la vue de la langue : elle n'est pas un vêtement, mais un travestissement. On le voit bien par l'*orthographe* du mot français *oiseau,* où pas un des sons du mot parlé *(wazo)* n'est représenté par son signe propre ; il ne reste rien de *l'image* de la langue. ».

Sans nous attarder sur cette sorte d'*alphabêtise* ni sur ce quasi lapsus de Saussure épinglé par A. Lévy qui relève l'emploi étonnant ici, par celui qui fonda la linguistique structurale, du mot *image*, remarquons que cette phrase de Saussure met de façon très pertinente l'accent sur ce qu'est *l'orthographe* en tant qu'elle est aussi ce qui peut être lu sans être de l'ordre de ce qui s'entend.
Rappelons-nous ce que Lacan a pu dire de *l'orthographe* en tant qu'elle faisait pour lui énigme dans l'ordre de la langue. Où nous pouvons rejoindre ce qui a persisté des sinogrammes archaïques et qui est tout le problème : *celui de ce qu'un écrit ne prend existence que d'une lecture.*
En effet, l'orthographe, pour être bien souvent *muette*, est, on le perçoit bien dans le cas d'une équivoque, ce qui est lu différemment selon l'option qui porte sur le sens (lecture du signifié sur laquelle nous reviendrons plus loin). L'intersection est vide pourrait-on dire entre équivoque et écrit orthographique. Ainsi dans l'ordre visuel, dans son espace propre d'écriture elle se distingue comme hétérogène à ce qui fait équivoque et qui fait la chair du signifiant. L'orthographe distingue au niveau de la lettre elle-même ce qui s'en phonétise et ce qui s'en écrit (par exemple : ON et OM), en ce sens elle est de l'ordre de ce qui de l'écrit est « pur écrit » qui ne saurait se phonétiser en tant que tel (sauf dans certains cas, de liaison par exemple). Ce terme que j'emploie de « pur écrit » n'est là que pour distinguer dans la lettre ce qui s'en phonétise et ce qui reste sourd, muet, écrit comme tel. C'est une distinction qui se fait dans l'écriture chinoise au regard de son « caractère » mais qui s'oublie, dirai-je, dans l'unité de ce qu'est pour nous la « lettre ».
L'écriture est la part de ce qui dans la lettre ne se phonétise pas.
Remarquez qu'ainsi elle devient différente d'elle-même ce qui est la conclusion à laquelle, pour d'autres raisons, parvient E. Porge qui suit avec une grande cohérence l'élaboration lacanienne. Or cela n'est-il pas dû à l'extension abusive de ce terme chez Lacan ?
Autrement dit il faudrait se démarquer de cette quasi synonymie qui dans la mouvance lacanienne, bien souvent, identifie l' « écriture » à la « lettre », pour

dégager la dimension propre de l'écriture où, de fait, l'identité à soi est conservée. Le terme de lettre recouvre en effet, dirais-je, trop de choses. Au-delà du lien entre le sens et l'orthographe comme écriture, sens qu'elle ne porte nullement en elle-même, l'orthographe arrête le déploiement du sens au sens où elle lui fait « arête », et pour le dire ainsi, elle fait « bord » au sens. Il faudra revenir sur cet effet de « travestissement » de l'écrit, dimension qui se glisse là ; entre signifiant et signifié et, si vous voulez, à l'endroit de la barre.

A. Lévy relève, lui, dans la remarque de Saussure, ce qu'il pourrait y avoir d'argument pour avancer ainsi ce qu'il y a de « chinois » dans notre propre écriture, au travers de l'orthographe justement. En tout cas écrit-il

> « La primauté de la langue (parlée) est un *a priori* qui reste à démontrer. Restreindre la qualification d'écriture aux systèmes capables de noter la langue apparaît dès lors moins évident. »[63]

Par ailleurs il écrit, concernant l'écriture chinoise :

> « Le *Zuozhuan* prouve que l'analyse graphique de caractères n'a pas attendu les Han pour être pratiquée. Il s'agit indubitablement d'une tradition relativement ancienne qui souligne l'autonomie du graphème chinois par rapport à la langue parlée. » [64]

La singularité de cette écriture …

> « est non seulement qu'elle n'a pas abouti à une analyse phonétique du langage , mais qu'elle ne semble jamais s'être orientée dans cette direction même si ses quelques cinquante mille signes sont à près de 90% des pictophonogrammes. »[65]

De plus le mot écrit, *zi*, est en quelque sorte, écrit A. Levy,

> « équidistant de la réalité de la chose et du son qui la dénote dans le langage : l'identification à l'une ne passe pas nécessairement par l'autre. »

Dans le séminaire XVIII Lacan rappelle ainsi le « Chouo Wen » comme étant « ce qui se dit en tant qu'écrit » et qui est « le signe de la civilisation » pour les chinois, rappelle-t-il. Mais son « interprétation », ou du moins sa lecture, ne semble pas en tirer à ce moment-là toutes les conséquences.

Il comparera néanmoins ses propres « Ecrits » à ces rochers qui s'érigent dans les jardins zen, comme autant finalement de signes illisibles et auxquels on ne

63 André Lévy, *« A propos de la typologie en six catégories des caractères chinois » Études chinoises vol. XIV, printemps 1995.*

64 *Ibid.*

65 *Ibid.*

comprend rien, qui ne s'adressent à personne. Comme l'évoque Christin il leur suffirait d'un observateur, d'un lecteur pour les faire exister comme signes et écriture dans la dimension de l'hétérogénéité qui lui est propre. Pour Lacan ils ne prennent finalement sens que de ce qu'il nomme justement à cet endroit, ratissage. *Et ce « ratisser » est de l'ordre d'un tourner autour, c'est-à-dire de l'ordre du discours, nous dit Lacan.* Ils sont ce autour de quoi tourne un discours qui ratisse, ce qui fait écriture… d'un impossible à dire (autour de ces « rochers » notons au passage les livres de F. Cheng et F. Verdier « Quand les pierres font signe » et « Rêves de Pierre » de F. Verdier).

En tout cas, la forme primitive de l'écriture chinoise nous rappelle ce que nous avons oublié du fait de notre propre écriture, c'est que l'écriture est aussi, comme l'écrit Christin, ce « feuilleté d'informations et de références hétérogènes » offert à l'intelligence visuelle et active du lecteur et pas seulement pour qu'il y retrouve une formule verbale. Il s'agit de la forme première d'une écriture qui n'est pas, « une simple ébauche destinée à être améliorée par la suite comme le prouve le fait que l'écriture chinoise s'est maintenue en Asie jusqu'à nos jours. » A la différence de notre écriture, ajoute-t-elle, « celle de l'Idéogramme obéit à des principes de lisibilité ».

Le discours de l'analyste comme « logique de l'action » serait-il de l'ordre lui-même d'un principe de lisibilité ? En tout cas le devin ne déchiffre pas, sa lecture maintient la dimension d'énigme dans l'écrit qu'elle prend fonction de faire exister. Lecture qui fait « fonction d'existence » du signe.

Par ailleurs des deux modes de communication par la parole et par l'écrit, il résulte aujourd'hui, en Chine notamment, deux modes d'écriture qui se sont maintenus sans se confondre autorisant *à la dimension la plus ancienne de l'écriture de se réinventer sans cesse.*

Cette dimension de *« se ré-inventer sans cesse »* nous paraît être un des points fondamentaux que soutient cette théorie de l'écriture en la situant dans *la contemporanéité d'un acte* et dont *l'arché*, si l'on veut, n'est toujours que commencement et non situé d'une origine historiquement définissable.

Il ne s'agit pas de reproduction car cette invention implique un acte, chaque fois nouveau, de lecture.

Cette dimension de l'écriture est sans doute celle dont nous parle Lacan lorsqu'il évoque cette toute singulière référence du sujet de l'énonciation à l'écriture à son retour du Japon. Est-ce pour cela qu'il dira que les japonais « n'ont pas d'inconscient » ? Remarquons que pour Joyce qui entretient une relation bien singulière à l'écriture, il parlera de « désabonné de l'inconscient ». Sans doute

entendait-il à ce niveau l'ICS « freudien » articulé à la théorie du signifiant. Mais sans doute était-il aussi sur la voie de sa propre « réponse » à Freud, de sa propre invention, invention qui se produit comme écriture, là où le texte freudien lui fait signe d'un « blanc ».
En tout cas nous pouvons approcher avec A.M Christin le point essentiel de cette dimension de l'écriture à l'endroit où se rejoignent dans la calligraphie, peinture et écriture.

IV - Un tracé en acte

A.M Christin évoquant la copie, l'acte du calligraphe copiste, précise que dans ce cas :

> « copier n'est pas reproduire mais apporter à l'écrit *une valeur supplémentaire (c'est moi qui souligne)* et qui ne consiste pas seulement dans un hommage qu'on lui rend mais dans son interprétation devenue elle-même lisible. La copie du calligraphe est un poème visuel, l'œuvre d'un lecteur inspiré. »[66]

Il y a ainsi l'idée de ce *supplément* que nous retrouverons avec Lacan dans « Lituraterre ». Ce qui s'ajoute est en fait l'œuvre du calligraphe, copiste, comme lecteur qui manifeste en acte de tracé l'écrit contemporain de sa lecture. En ce sens il ne s'agit pas de répétition, pas non plus de reproduction, il s'agit d'un « toujours ré-inventé », d'un toujours nouveau trait, et ce n'est pas pour rien que je le rapprocherai du poème de Rimbaud qui se scande de ce trait : « un nouvel amour ».
Ainsi l'écriture idéographique appelle inévitablement (je cite A.M. Christin) :

> «… la calligraphie dans la mesure où le signe écrit y est aussi, en raison de sa cohérence graphique autant que de la relation qu'il entretient avec l'espace qui l'entoure, une figure au sens pictural du terme. En l'*interprétant* […] le calligraphe pourra reconstituer l'association originelle de l'écriture et de la peinture. Telle est du moins l'expérience du calligraphe chinois, puisant une extrême sagesse et l'accomplissement de soi dans cette harmonie recomposée et capable de se muer, grâce au souffle spirituel qui se communique à la main et jusqu'à la pointe du pinceau, dans la trace déposée sur le papier.[67] » (C'est moi qui souligne).

[66] Anne-Marie Christin, *« Le geste et le regard »* in *« L'idéogramme et l'alphabet »,* Encyclopaedia Universalis.

[67] *Ibid.*

Il s'agit de quelque chose de nouveau, d'Unique chaque fois. Mais par ailleurs j'accentuerai dans son propos l'importance du terme d' « interprétation », *comme lecture contemporaine de l'acte de tracé.*
Lacan on le sait avait été marqué, ou suspendu, par ces bouddhas du bouddhisme zen qui font multitude et dont il disait « ils sont 333. 333. 333 et c'est toujours le *même* bouddha ». Remarquons le 3. Je souligne ce « même », ici employé, qui nous permettra d'avancer vers ce qui est là en cause dans l'écriture au travers de l'acte de « copier ».

Il y eut cet échange entre Soury et Lacan concernant l'espace d'une différence posée par Soury entre *le pareil et le même.* Pour Lacan il s'agissait, il l'a dit à ce moment-là, de passer du pareil au même grâce à une démonstration. Or comme le rapporte Mayette Viltard, Soury, dans son travail à deux avec Lacan, insistait sur l'importance de ce fait qu'il y ait, entre eux deux, l'écart d'une « incompréhension ». On peut penser par ailleurs qu'il était sans doute important qu'il y ait dans l'entre-deux Freud-Lacan aussi un tel espace, un vide aussi bien, mais à l'incompréhension peut-être faut-il ajouter là « un indécidable ». Néanmoins ce fut ce qui permit à Lacan lisant Freud de lui glisser, comme il a pu le dire lui-même, « RSI sous les pieds » à l'endroit où il lisait un « manque » chez Freud. Et on imagine mal ce que Freud aurait pu comprendre de ce que Lacan a pu produire d'une lecture dont se bouclait son « retour à… »
Mais revenons à ce travail à deux, Soury / Lacan, qui prit fin autour d'un incident que nous rapporte M. Viltard [68]. Soury travaillait à ce moment-là avec deux nœuds de trèfle qui étaient censés être les mêmes alors que l'un d'eux était légèrement déformé. Lacan lui posa avec insistance la question : « mais est-ce que ce sont l*es mêmes* ? ». Ce à quoi, agacé, Soury répondit : « C'est simplement une question de copiage, c'est mal ». « Mal dessiné, mal copié » explique Mayette Viltard, précisant que cette question au regard de la topologie ne peut être contournée car, expose-t-elle, ce qui est en jeu, dans ce travail de passage, entre eux deux, de la parole à la pratique de l'écriture, n'est pas de l'ordre de la parole mais de la lettre hors de la loi qui la contient en position de signifiant. « La parole et ses petites lettres » (continue-t-elle) ne suffisent pas, car c'est en acte, par l'acte de tracer que se crée la nodalité, « ailleurs que du signifiant », précise M. Viltard. *Il s'agit de monstration, de présentation, plus que de démonstration.*

[68] Mayette Viltard, *« Bien écrire »,* « L'Instance de la lettre », Revue Littoral n° 7/8.

Il y a là la dimension spatiale, visuelle et celle du support supposé du fait de la mise à plat. Nous dirions en outre que c'est de l'ordre de ce que l'on appelle performance dans l'Art contemporain, mais aussi de ce qui est en jeu dans la copie du calligraphe Chinois.
On trace le trait d'UN nœud, on fait une présentation… précise M. Viltard. Elle écrit :

> « le Trait de UN nœud efface la représentation de tous. »

On perçoit ici que la question du « même » bouddha doit être posée d'un autre terme, dans les termes de l'UN et de la multitude qu'il efface et promet, c'est-à-dire dans les termes de l'Unique Bouddha.
L' « Unique » n'est pas le « Même », il n'y a pas de synonymie et il y a même entre eux l'écart marqué de l'écriture à la parole.
La confusion se retrouve aussi dans cet embrouillage qui se produit dans les commentaires qu'ont fait certains analystes du trait Unique se confondant, tout uniment (c'est là que l'Uni ment…) au trait Unaire (il s'agirait du même reproche que Christin fait à R. Barthes d'avoir raté la question du signe au Japon du fait d'un « attachement » (étonnant chez Barthes justement) au signifiant).
Pas plus qu'au « Même », en tout cas, l' « Unique » ne saurait se confondre à l'« Unaire » non plus… mais nous y reviendrons plus loin. Notons seulement que la traduction du terme freudien d' « einziger » qui veut dire « unique » et non « unaire » est problématique. L' « unaire » n'est pas d'ailleurs de prime saut chez Lacan, mais de second « sceau » (s-c-e-a-u), oserais-je dire, car il convenait ainsi très bien à la théorie du signifiant qu'il était en train d'élaborer. Et ceci, de plus, au regard de l'Imaginaire. C'est le truc de l' « Ideal du moi » vs « Moi Idéal ». Mais l'Imaginaire du stade du miroir, c'est la Gestalt et non l' « image écrite » dont nous parle Christin qui serait plutôt de l'ordre d'un littoral entre Imaginaire et Réel.
Comment dire ce à quoi Freud se référait au niveau de l'identification quand il exprimait son « Einziger Zug » ?
Moyennant quoi « Trait Unaire » traduit peut-être mal ce dont il s'agit. Car il s'agit peut-être de la rencontre de la parole avec une écriture dont la prise fera langage et qui n'instaure ni primarité ni secondarité, ni même primauté entre parole et écriture, mais seulement autonomie d'un développement indépendant. Ce n'est que, à ma connaissance, dans l'ultime définition que Lacan en fera (nous verrons cela plus loin) que la définition du trait Unaire s'approchera du Trait Unique. Mais dès lors s'agit-il de la *même* chose justement ?

V - L'unique trait de pinceau de Shitao

Revenons dès lors vers ce « UN » de l' « Unique », UN qui vient d'ailleurs et, plus précisément, du « UN » originel du Taoïsme, étranger à notre logique, mais peut-être pas à celle de l'acte. Et la réalisation de ce « UN » là, en tant qu'écriture, implique pour nous d'en venir à ce qu'est le *« Trait Unique de Shitao »*[69] .

Articulé à la problématique du vide, du « blanc » dont parle Christin nous sommes invités à aborder ce trait à partir du *« vide médian »* terme qui fut l'objet de longs échanges, justement, entre F. Cheng et Lacan. Car la définition du « blanc », de l'intervalle, chez A.M. Christin , est aussi la manifestation écrite de ce vide médian.

Le « vide médian » est pour Lao Zi ce qui provient du Souffle primordial, lui-même émanant du Vide Originel, non-être par quoi l'être ne cesse d'advenir. Remarquons à ce propos que si, dans notre aire à nous, l'être pourrait devenir ce avec quoi nous en aurions fini (comme on pourrait le penser identiquement à l' « Homme » dont parle M. Foucault) il n'en demeure pas moins que pour les « parlêtres » que nous sommes il peut tout-de-même subsister au travers d'une question qui peut bien, sans s'attarder sur nos arguments, continuer à se poser….

Pour revenir vers le Tao, le *ki* ou *qi* , le « vid*e »*, y désigne le mouvement animant en réseau de relations le vivant ; et ceci est la Voie, la Voie du Tao. Mais la pensée Taoïste est *d'emblée « ternaire »*. Contrairement à la relation « binaire » qui fut le nerf du développement de la pensée occidentale, le Taoïsme contourne l'antagonisme du contradictoire par « la ternarité », nous explique F. Cheng.

Ainsi Lao Zi distingue dans la voie du Tao, et comme dérivés du Souffle primordial, le souffle Yin, le souffle Yang et « le troisième souffle » qui est « Le souffle Vide-Médian ».

Il permet l'interaction des deux antagonistes tout en inscrivant entre eux, retenons cela, *un trait disjonctif.*

Ne nous hâtons pas à ramener en ce vide l'intarissable question de l' « occidenté », selon le terme employé par Lacan comme nous le verrons plus loin dans « Lituraterre », sur l'existence de Dieu…

[69] Pierre Rickmans, Traduction et commentaire de Shitao, *« Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère »*, PLON, juillet 2010.

(Pour l'essentiel d'un tel résumé je me réfèrerai ici à F. Cheng mais aussi à l'excellent article de l'Encyclopaedia Universalis de Claude Gregory sur le « Taoïsme »). La pensée chinoise est fondamentalement ancrée ici dans la puissance du présent, dans l'écart entre l'éventail des possibles et l'accompli. Cet écart est celui d'un innommable qui fait l'immensité du présent. Le Dao est l'index de l'UN qui est l'unité absolue de l'univers, il indexe l'innommable mais aucun attribut aucun qualificatif ne saurait lui conférer d'être. Impossible à nommer mais non pas à écrire, c'est bien le défi ou le pari (comme dirait Lacan) de la calligraphie du Trait Unique.

La voie du Tao ne saurait se réaliser dans le monde phénoménal qu'en se référant en acte au Dao au travers de *l'impersonnel* (« il pleut par exemple »), « singularité quelconque », dirons-nous, pour reprendre ce terme d'Agamben[70]. Mais l'essentiel est la « ternarité » impensable en tant que telle du Dao (aussi impensable que le « calcul ternaire », logique ternaire des propositions, implanté et utilisé dans certains computeurs et pour autant inaccessible à notre entendement, écrit Claude Gregory)[71].

C'est à partir de cette ternarité que Cheng reprend donc le terme de « vide médian » des écrits de Lao Zi. Le vide médian est pensé comme le Trois surgi du Deux[72] . Comme le rappelle F. Cheng [73]

> « le trait horizontal, le tracé du mot « UN » […] est perçu comme étant l'*image* du souffle primordial séparant le ciel et la terre » (C'est moi qui souligne).

Dans je ne sais plus quel livre, Margueritte Duras semble ainsi écrire sa propre écriture. Elle écrit l' « Horizon » comme trait, comme barre, qui ne sépare rien car elle n'écrit qu'un vide, ce vide interstitiel entre ciel et terre entre ciel et mer.

De ces éléments, la barre qui fait intersection n'inscrit qu'un « rien de commun ». Il s'agit d'un trait de « pur écrit » qui fait littoral. Écrit d'un « blanc » semblable à celui dont nous parle A.M Christin.

Il s'agit d'UNE écriture qui ne saurait se réduire à la lettre dont elle est le support, plutôt à une « image écrite », comme l'entend Christin, entre Imaginaire et Réel. A.M. Christin nous invite ainsi à soutenir que le « blanc »

[70] Giorgio Agamben*, « La communauté qui vient »*, La Librairie du XXe siècle, SEUIL novembre 1990.

[71] Claude Grégory, *« La pensée chinoise »,* Encyclopaedia Universalis.

[72] *« Ecriture poétique chinoise »* et *« Textes théoriques chinois sur l'art pictural »* mais aussi *« Le trait unique du pinceau »* écrit par Fabienne Verdier, Cyrille Javary et Jacques Dars.

[73] *« Lacan au miroir des sorcières »*, La Cause Freudienne, NRP, N° 79

comme processus dynamique du vide est bien l'élément constituant de l'écriture, bien négligé dans notre pensée de la lettre et du manque. Le Trait unique incarne l'unité et, dans le même temps, la « promesse du multiple », écrit F. Cheng. Cette promesse vient de ce que le Tao garde *l'incomplétude, l'inaccompli* au cœur de sa pensée. Ainsi Claude Gregory rappelle-t-il dans son article sur le Taoïsme, en conséquence de ceci au niveau de la pensée, le théorème de Gödel.

On ne saurait concevoir une œuvre d'art comme achevée. L'infinitude est, car elle se manifeste comme « promesse ».

Le trait Unique c'est UN et Pas-Tout à la fois. C'est ce qu'il manifeste en son « suspens », dans l'écriture même de ce « suspens » comme tel, car il est un « ouvert » au sens où nous entendons ce terme, c'est-à-dire ce qui exclut sa propre limite.

Promesse de l'infinitude. F. Cheng écrit :

> « L'idéogramme, par son aspect « imagé » qui semble le relier au concret, sollicite davantage la sensibilité. Quand il est calligraphié, il prend en charge le corps, l'esprit, et également l'âme de celui qui l'a tracé. L'esprit se meut, l'âme s'émeut ; l'esprit raisonne, l'âme résonne. La dimension suprême de la calligraphie réside bien dans la résonance. » (C'est moi qui souligne).

Le Trait Unique est ce mouvement du corps, souffle du corps dont s'incarne le vide médian, en résonance avec le *Ki*, le souffle Originaire. C'est l'UN écrit de ce vide-là. La dimension du corps et de l'imaginaire va à la rencontre d'un Réel dont se fait le Trait Unique comme écrit littoral.

Le symbolique dont on raisonne n'est pas de la partie et ce qui résonne n'est, comme le dit Cheng de la peinture, que *« poésie silencieuse »*. Car pour Cheng, en accord avec ce que dit Christin, l'écriture n'est ici, selon le terme de Vandermersch à propos de l'écriture chinoise, que *« langue graphique »*. Ce qui s'accentue c'est le support matériel du signe qui se visualise rythmiquement dans la dimension essentielle d'un réel en acte.

C'est un acte avant tout, un acte de tracé comme l'écrit M. Viltard, ou un tracé en acte, un acte de corps qui s'écrit dans le mouvement de la main, la souplesse du poignet qui attaque l'espace vide et blanc du support pour, en « pas plus d'un trait, en suspendre sa fin » . C'est la bonne copie du calligraphe qui, dans la contemporanéité de sa lecture lie l'image et le souffle du corps, pour en produire *en acte de tracé, l'unique trait de pinceau.*

La résonance est l'effet de ce « pur écrit », de ce qui résonne et consonne (« consonne » comme y insiste Lacan dans le « Sinthome », rappelant aussi

peut-être à l'occasion que « consonne » s'appelait chez les grecs « muette ») c'est-à-dire *de ce qui affecte le corps* en s'écrivant réellement comme « objet ». Bien évidemment la voix en tant qu'objet « a » n'est pas d'abord et essentiellement … sonore.
Cheng parlera de la Voie du Tao comme « Voix » aussi, ce serait alors la voix de la bouche close, l'objet comme écriture réelle. Ce que l'on retrouve peut-être au niveau du son par l'usage du « ton » et non de la phonétisation dans la langue chinoise, parlée cette fois, le ton entre prononciation et écriture.
La fonction du Trait Unique est proche dans sa définition du *brahman* indien qui désigne cet espace interstitiel, tel l'Horizon, entre Ciel et Terre. Il n'est ni ciel ni terre mais ce vide entre eux deux, vide de tout être. Le terme sanskrit qui le désigne, nous dit Malamoud,[74] est intraduisible car il faudrait désigner ainsi le Plein et le Vide à la fois. Il est ce que vise le renoncement du *Samnyasin* pour y confondre *le brahman* avec le soi de *l'atman*.

Nous pouvons nous demander alors en quoi ce Trait unique ne peut être aussi facilement rabattu sur le trait unaire qui serait censé le résumer. Sans doute d'abord parce qu'il faudrait alors inversement redéfinir le trait unaire (nous verrons cela plus loin) pour qu'il convienne à cet usage.
Précisons déjà que le trait unaire relève d'une autre logique qui ne peut s'appliquer à la pensée taoïste. Car le système d'opposition dont relève le trait unaire constitue son champ de développement de diverses manières. Il renvoie aux deux temps de la trace et de son effacement dont s'engendre le signifiant. Par ailleurs, passé par le trait pertinent de la phonologie Jakobsonienne, il relève d'un couple d'opposition par lequel il se constitue comme trait d'une pure différence et sur le sol donc *de la négativité d'un manque, d'un moins-un* (jeu de la présence-absence du trait phonologique), d'un trait pertinent donc qui en tant que tel n'est jamais réalisé que comme système d'opposition.
Il ne peut que fonctionner dans l'ordre de la « répétition » comme se répétant différent de lui-même, ce qui, nous l'avons vu, est contraire au principe même de l'Unique. La singularité du trait unaire relève de fait de son articulation à une « logique de la binarité », celle du signifiant.[75] Le trait unaire enfin, selon une

[74] Charles Malamoud, *« Cuire le monde »,* Éditions la Découverte, Textes à l'appui, mars 1989.

[75] Alors que la ternarité taoïste dont est issu le Trait Unique contourne justement la valeur exclusive de la logique binaire du 0 et du 1 ; par ailleurs C. Gregory rappelle, à ce propos, la logique ternaire : au VRAI et au FAUX on adjoint un troisième état l' « INCONNU », ce qui fut écrit en « tables de vérité » dans la logique de Kleene. Ainsi au 1 et au 0, s'ajoute l'état de haute impédance dit « indéterminé » en tension

logique de la binarité, soutient l'engendrement de la suite des nombres, selon Frege, par la fonction du successeur, ce qui produit ainsi l'infinité du nombre selon une logique sérielle qui se supporte d'un jeu entre le 0 et le 1.
Différente en cela des 333.333.333 bouddhas qui font multitude tout en restant toujours *le « même »* Bouddha. S'il reste le « même » comme le dit Lacan, c'est parce qu'il est Unique et les efface tous, pouvant faire dès lors « bouquet » d'une multitude car elle se trouve liée à cet effacement contemporain dans l'unité en acte de sa propre inscription comme Bouddha. De la même façon que le Trait Unique fait promesse de multitude comme le dit F. Cheng. C'est une dynamique propre au « blanc » de cet effacement qui ne fait pas manque et n'a que peu de chose à voir avec la binarité 0-1.
Le trait Unique surgit, lui, immédiatement comme *trois issu du deux* et il est à la fois comme le dit Lacan « rature d'aucune trace qui soit d'avant ».
Rature, écriture d'un « blanc » médian, souffle et trace qui se suspend d'un vide. Il n'y est nullement question du passage de *la trace de pas au pas de trace*. Il est « le premier pas » et le seul, le pas d'une négation dynamique qui fait franchissement, premier et unique pas du Bouddha qui en conserve l'irréversibilité d'un acte, et de l'acte comme « UN » (il y a là-dessus un très beau texte de P. Quignard[76]). « Premier pas » c'est ce que dit le maître calligraphe, et … « point-barre », si j'ose dire.
Le Trait Unique ne fait ni reproduction ni répétition et ne s'introduit nullement comme différenciation de l'identique car l'intervalle n'est pas différentiel mais il est dynamique du vide et … disjonction. C'est UN trait qui, comme écriture, est en lui-même *disjonctif* et c'est en cela qu'il est *de l'ordre du signe* et non du signifiant. Mais il est avant tout ce *supplément* qui le fait toujours Unique. Il s'écrit une fois, pas plus d'une, *et ne cessera plus de ne pas s'écrire.* C'est un acte dans la singularité d'un moment, d'un mouvement du corps, c'est la pensée taoïste *en action,* pour paraphraser ainsi ce que Lacan dit du discours.

en microélectronique ; ou bien encore le « NULL » comme troisième état en langage SQL (informatique). Kleene par ailleurs collabora avec Gödel et il est surtout connu du fait de la place qu'il occupa dans le développement de la logique dite « intuitionniste ».

[76] Pascal Quignard, *« Vie secrète »,* NRF Gallimard, décembre 1997. Chapitre XLVI, p. 409 - 410

VI - Lituraterre [77]

Le même Lacan qui, revenu du Japon, a pu y « éprouver », écrit-il, ce qui s'y fait de littoral. Il dit bien « éprouvé » car il s'agit de ce dont la langue japonaise *« s'affecte »* précise-t-il. Il ajoute qu'elle s'affecte ainsi de ce petit peu trop, *de ce supplément,* ce « Hun-en-Peluce » comme il l'écrit.
Remarquons que ce H muet comme initiale fait aussi « supplément », et dans sa position première dans l'ordre propre à l'écriture, il pourrait rappeler bien des choses sans doute, par exemple la « hache », insensible au signifiant qui s'entend, de ce qui, de l'écriture, tranche à condition d'une lecture de ce qui reste « sourd », le « H » étant dit « aspiré », de surcroît. Ce supplément est finalement très proche de ce que nous avons évoqué plus haut du calligraphe-copiste dans ce qu'en écrit A.M. Christin.
Lacan expliquera qu'il s'agit, dans cette culture, d'une référence à l'écriture tout à fait originale et singulière qui va jusqu'à « changer la position du sujet ». Il parle là, dans « Lituraterre », du mariage de la peinture à la lettre (mais comment les japonais ou les chinois traduiraient-ils ici ce mot « lettre » ?). En tout cas il s'agit d'un Art, plus précisément de la <u>*calligraphie*</u>.
Ces lettres, ce sont ces caractères qui l'arrêtent devant ces « illisibles », écrit-il, *Kakémonos,* en lesquels il mesure ce qui « s'élide dans la cursive », et où « le singulier de la main écrase (écrit-il) l'universel ». C'est le premier et unique pas d'une négation bien dynamique qui efface le tout de l'universel, qui ne le constitue pas, car il ne fait pas exception. Il s'agit de la *« démansion »* que Lacan nomme très justement d'un « Papeludun » ou de « l'Hun en Peluce ». Le petit supplément bien singulier, Pas plus d'Un car c'est le Trait Unique.
« C'est l'objet a qui ici devient l'enjeu d'un pari qui se gagne, écrit-il, avec l'encre et le pinceau. » Levant les yeux vers le ciel de Sibérie Lacan ne vit pas les étoiles mais c'est d'entre les nuages qu'il commence à lire, à lire jusqu'à ce ruissellement de ce qui a plu du semblant. Il écrit :

> « Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. Litura pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire *cette barre horizontale* qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle

[77] « Lituraterre » *in « D'un discours qui ne serait pas du semblant »*, version AFI, p.107 et suivantes.

> s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. À vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté. Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye. Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le *même* à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne. Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension. »[78]

Relevons tout d'abord, des termes même de Lacan, ce qui s'impose ici d'une gageure, de ce pari « gagné » avec l'encre et le pinceau qui conduit à écrire comme « UN » ce qui est de l'ordre de l'incommensurable à l'UN justement … *incommensurable ici sous la « forme » de l'objet a.*

Ce que Lacan nous présente dans ce texte, écrire comme « UN » l'incommensurable, nous en suivrons plus loin le trajet dans « Encore » où il s'agit de ce qui, de la chose, fait signe, disons de l' « achose » en tant que ce signe prend fonction d'existence d'une disjonction en acte d'écriture. Vous le savez, il s'agit de l'Amour.

Mais restons pour l'instant sur ce bouquet que pourrait nous tendre la main singulière de l'amour. Sur ce « bouquet du trait premier et de ce qui l'efface » où se distingue la rature comme trait unique, souffle d'un vide et écriture à la fois, et où se conjuguent en un acte la trace et son effacement, sans se déplier dans les deux temps qu'il faut pour l'engendrement du signifiant.

La rature n'efface nulle trace qui soit d'avant.

Ce qui marque ainsi une certaine distance de ce qu'il advient habituellement du trait unaire dans l'ordre signifiant.

Par ailleurs ce bouquet évoque la multitude, presque l'essaim, l'essaim de S1 dont se ferait le UN, non pas « un signifiant » mais le « signifiant UN » comme Lacan les distinguera dans « Encore », c'est-à-dire l'UN qui les efface tous. À condition de le conjoindre en bouquet ce « UN » du signifiant, je dirais du Symbole à ce niveau, à ce « CE » du « *ce* qui l'efface ». Ce qui plus précisément anticipe déjà sur la *disjonction symbole-sinthome*, issue du « bouquet », conjonction-disjonction au niveau du S2 que nous retrouverons plus loin, car c'est ce dont il s'agit dans le séminaire sur « Le sinthome ». C'est

[78] *Ibid.*

là en tout cas, qu'en effet, *la singularité de la main, main de l'artiste ou de l'artisan (qui apparaît comme « savoir-faire » dans le séminaire « le sinthome »),* peut écraser l'universel, comme le précise Lacan.
Le virage du littoral au littéral, nous dit-il, « ne serait possible qu'à ce qu'il soit pris le *même* à chaque instant. » (C'est moi qui souligne).
Mais est-ce bien possible du fait d'une contemporanéité en acte dans le geste du calligraphe dont se fait l' « Unique » justement et qui n'est ni reproduction ni répétition ?
Car pour être finalement toujours copiste, d'une lecture dont se fait l'écriture, ce que nous avons vu plus haut, et du fait du caractère unique de cette rature, du vide, du blanc dont elle se supporte, est-ce que la reproduction du « même » est envisageable ?
Le terme « le même » est-il ici adéquat ? (selon une remarque de M. Viltard[79], il faudrait « établir » ce « même » pour que le « littoral » devienne « littéral » c'est-à-dire que le littoral devienne « lettre » ; or ajoute-t-elle cela relève d'une axiomatisation qui fait défaut sans qu'il soit certain que par ailleurs elle puisse ainsi fixer cette « littéralisation »).
En tout cas oserais-je revenir sur ceci, que de l'Unique au Même il y a une différence…C'est tout à fait du même ordre que l'Unique Bouddha ou de ce qui relève de l'incident avec Soury[80]. Ceci pourrait nous indiquer que c'est d'un autre niveau que du « même » que, à partir d'un tracé en acte, on puisse se « tenir comme agent qui le soutienne ».
Lacan en tout cas, lui, est affecté et reste suspendu devant l'illisibilité et le silence du *Kakémono…* Il se tient devant ces caractères qui sont, comme ce qu'il a dit lui-même ailleurs, de l'ordre de ces signes qui ne représentent rien, de l'ordre de ces « signatures » de la maladie psychosomatique[81] relevant d'un *écrit* qui ne pourrait se réaliser que par la grâce d'un lecteur. Il est devant une écriture qui *a effet d'affect*, ce qu'il a lui-même, dit-il, éprouvé … *Effet d'affect et non de sens* ou, comme dirait Francois Cheng , de *résonance*, même si, comme la peinture, ces calligraphies font « poème silencieux ».
Mais revenons vers cet effet de pluie, rupture du semblant et qui fait, pour reprendre ce que dit Lacan dans « Lituraterre », « ravinement du signifié dans le

[79] Mayette Viltard *op.cit.*

[80] *Ibid.*

[81] Jacques Lacan, Conférence à Genève sur *« Le symptôme »*, *op. cit.*

Réel ». Cet effet de pluie nous précipite en effet vers cette *« barre horizontale »*, terme dont il nomme très justement, dans « Lituraterre », le Trait Unique. *La barre*, dit Lacan, « c'est le point où, dans tout usage du langage, il y aura occasion à ce que se produise de l'écrit ». Cette barre écrite entre S et s, cette barre, pivot et axe du discours, il est justifié à partir de « Lituraterre » de se « précipiter » vers elle dans l'ordre de ce ruissellement, de cet effet de ravinement du signifié, comme écriture dans le Réel.

Il faut se souvenir de ces moments, de ces passages de « Encore » que j'ai évoqués plus haut où Lacan nous parle de « la lecture du signifié ». Nous la retrouvons ici dans ce qui pleut d'une rupture du semblant, soit du signifiant, du fait du signifié comme lecture. La lecture du signifié est liée à cette rupture du semblant avec cet effet de chute, « de précipitation » sur la barre, la barre comme effet de ruissellement.

Pure écriture de ce qui justement ne s'entend pas comme signifiant mais effet d'écriture en acte contemporain de la lecture du signifié, proche de cette dimension d'écriture que nous avons évoqué depuis la théorie des signatures en passant par l'écriture chinoise.

Proche aussi de ce « pur écrit » évoqué dans la dimension de l'*orthographe.* Car l'effet de sens y trouve son arrêt, disons son « arête », dans le trait d'écriture où il prend fin. L'effet du signifié prend fin là où il a trouvé son ressort, dans la révélation d'*UN**E*** écriture en acte. Comme l'écriture à l'encre dite « sympathique » dont un révélateur fait apparaitre le « suspens ».

On comprend mieux dès lors que ce que l'on « apprend à lire au patient n'a rien à voir avec ce que nous, nous pouvons en écrire » (nous reprendrons cela plus loin avec Lacan dans « Encore »), car « la singularité de la main qui écrase l'universel », comme le dit Lacan, est passée par là dans le moment d'un acte, d'une « logique de l'action » qui peut être le moment aussi du discours de l'analyste comme révélateur ; du discours de l'analyste comme émergence.

Le patient peut faire œuvre, d'une certaine façon, de calligraphie. Sans doute peut-on lier l'effet d'affect à cette résonance d'un « poème silencieux » telle que nous en parle Cheng, qui n'est pas liée à ce qui s'entend du signifiant ou comme signifiant, mais à ce qui s'écrit comme « Hun en Peluce », ce supplément du pas plus d'un, « Papeludun »…

Revenons au passage sur ce « H » du « 'H'un en Peluce » qui s'écrit mais qui ne s'entend pas. Est-ce l'H aspiré de l'Homme qui deviendra l'Om ou celui du nomade asiatique qui envahit l'Europe ? Est-ce la consonne qui résonne ?…

« Voix », « Regard » objet comme pure écriture. Le « blanc » le vide de l'objet fait écriture à la manière du Trait Unique. Nouvel amour, nouvelle *réson*, s'adressant à la raison (de l'esprit dirait Cheng), on atteint la résonance (de l'âme dirait-il). Ne serait-ce pas aussi le fait du discours de l'analyste ?
« Ce qui s'élide dans la cursive » c'est cette dimension d'écriture qui s'oublie dans nos lettres…

Mais reprenons alors le signe en linguistique. L'algorithme saussurien S/s nous fait très immédiatement oublier les trois dimensions qui, dans le signe, de mémoire de linguiste, se trouvent nouées et constitutives. *Signifiant, signifié et référent* (ce que Lacan, qui ne l'ignore évidemment pas, nous rappelle au passage dans « Encore », pas pour rien d'ailleurs).
Le référent en effet renvoie à ce que qui s'« entend » là, oserais-je dire, comme « réel ».
Ce qui, du fait des effets de signifié, et selon ce qui s'apprend de l'émergence du discours de l'analyste, est toujours raté.
Le référent s'inscrit comme ratage, comme rature, ravinement du signifié. Et c'est en quoi il a sa place dans l'algorithme saussurien au niveau de la « barre », cette « barre » en action que dans le discours on ne peut oublier.
La « barre » c'est le référent, le réel comme ratage, le Réel comme « rature d'aucune trace ».
Cette « barre » s'oublie dans la coupure signifiante et dans la répétition dont s'entretient le glissement métonymique d'une effectivité du manque.
Ceci n'a rien à voir avec ce moment où son suspens se réalise en acte d'écriture et où elle fait disjonction entre signifiant et signifié : cette écriture n'est pas le fait du signifiant, elle s'attrape d'ailleurs (comme ça a été dit), car ce moment est *le moment du signe*. Sans doute aussi du discours de l'analyste. Il semblerait par ailleurs que cette ternarité articulée à ce « pas », à ce « non » dynamique du taoïsme, dont nous avons parlé, puisse se retrouver dans ce que Foucault relève chez Blanchot comme « affirmation non positive » mais aussi dans la « synthèse disjonctive » de Deleuze qui donnait un opérateur de lecture qui s'applique tout autant à Foucault qu'à Agamben, par exemple, pensées ne se réalisant pas en termes dualistes ni dialectiques.

Une remarque avant de revenir vers le séminaire « Encore ». Pour évoquer les « lignes d'erre » des enfants dits « autistes » de F. Deligny. Il y avait là ce qui implique, comme dans la calligraphie du trait, comme dans la peinture

contemporaine qui s'en inspire ou qui la rejoint, un mouvement qui engage le corps. Pour ceux qui ne sont pas dans le langage et dans le signifiant, qui ne sont pas dans le discours, comment penser ce qui, du corps en mouvement, fait ainsi sillon sur un support prélevé d'un flanc de colline cévenole ?
Est-ce qu'ils dessinaient des images?
Sans doute ne dessinaient-ils pas seulement car c'est leur corps qui inscrivait sur un support naturel le ravinement de l'*erre* qui lui était propre. Comme un artiste le ferait d'une toile posée au sol (Pollock par exemple), sur une muraille ou sur une porte. Mais on ne se serait jamais posé de question s'il n'y avait eu, en tout cas, comme dirait A.-M. Christin, un observateur, F. Deligny, qui devenait, comme le devin chinois, le lecteur qui leur conférait, en acte de tracé, la régularité d'une énigmatique écriture.
Signes de quoi et pour qui ? Pourtant ça peut nous « affoler » comme disait Lacan de la dite « lettre » chinoise. Qu'il n'y ait aucun effet de sens est-ce bien ce qui affole quand ce n'est pas, par ailleurs, dépourvu de tout effet *d'affect, de résonance* et même, pourquoi pas, de *signification* ? Ce qui affole, essentiellement, c'est ce qui peut être reconnu non comme dessin mais dans la *régularité d'une image qui fait écriture* et qui au-delà de son illisibilité nous fait signe et énigme. C'est pour cela peut-être qu'il vaut mieux ne pas la reconnaître comme écriture. La parole d'abord … c'est, pour tous, finalement plus rassurant ! Comme les copains de Brassens.

Ni primarité, ni secondarité au regard du signifiant, la dimension de l'écriture a une autonomie que son développement pourrait attester, et cette *autonomie* pourrait trouver accueil dans le terme de *signe.*
Par lui, nous pouvons avancer que *l*e Trait Unique disjonctif n'est pas le Trait Unaire, parce qu'il est de la dimension d'une écriture dont la ternarité fait le fondement. Et, pour le dire ainsi, cette écriture « ignore » le manque et la perte dont se soutient le jeu signifiant mais elle confronte au vide dont elle se sustente. Conférant à la castration dans l'espace de l'inter-dit ses véritables coordonnées dans l'impossible du Réel.
Le discours de l'analyste serait alors la mise en acte d'un tracé en ce qu'il intervient comme « Logique en action ». Et ce qui est en jeu c'est *l'hétérogénéité d'une écriture,* l'« hétéros » tout autant. Car le Vide Médian qui est un entre-deux est aussi bien en chacun. Mais ce serait aussi alors du domaine de l'art. De l'art poétique, comme dirait Léo Ferré.

Nous reviendrons alors vers ce signe dans « Encore » et qui est ce dont l'Amour fait signe. Signe qui fait disjonction, que nous avons rapproché ici du Vide Médian, de cette barre, de ce trait écrit disjonctif, comme entre Yin et Yang, entre homme et femme, mais aussi entre auteur et lecteur. Il implique un procès de lecture-écriture qui peut se précipiter dans la contemporanéité d'un acte. Il faut peut-être affronter ce qui peut paraître paradoxal : le discours de l'analyste comme « logique de l'action » est ce moment de l'acte, qui du fait de la dimension propre d'écriture, fait rupture de lien, moment hors discours de fait, sortie de la discursivité.

Il est tendu entre dénouage, ou rupture, et re-nouage. Dans le silence d'un instant où, comme dirait A.M Christin, la parole, la langue, « est ignorée et sans pouvoir ».

« Signe et discours » III

Mais Encore…

Lors de la séance du séminaire du 22 janvier 1964, Lacan déclarait :

> « Or, cette trouvaille, dès qu'elle se présente, se présente comme retrouvailles instaurant la dimension de la perte et, qui plus est, cette trouvaille est toujours prête à se dérober à nouveau.
> Pour me laisser aller à quelque métaphore, Eurydice deux fois perdue, vous dirais-je, telle est l'image la plus sensible que nous puissions donner dans le mythe, de ce qu'est le mythe, de ce que c'est que ce rapport de l'Orphée analyste par rapport à l'inconscient.
> En quoi, si vous me permettez d'y ajouter quelque ironie, l'inconscient se trouve au bord strictement opposé de ce qu'il en est de l'amour, dont chacun sait qu'il est toujours unique, et que la formule « une de perdue, dix de retrouvées » est celle qui trouve sa meilleure application.
> La discontinuité, telle est la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène. Dans cette discontinuité, quelque chose qui se manifeste comme une vacillation, et ceci nous conduit à nous interroger sur ce qu'il en est de son fond puisqu'il s'agit d'une discontinuité. » (C'est moi qui souligne) [82]

Comment entendre l' opposition faite ici par Lacan entre inconscient et amour?

Entre l' « un » de l' « unique » de l'amour et l'« un » dont se fait la perte dans l'inconscient ?

D'où vient cet « UN » du signe de l'amour, qui est celui d'un sujet, dont il s'agit dans « Encore » ?

D'où vient ce déplacement du sujet vers l'hypothèse et conjointement de l'introduction de la notion de « parlêtre » ?

Car l'un « unique » de l'amour, les « dix de retrouvées », voudrait-il dire que l'amour ne perd rien ?

[82] Jacques Lacan, *« Les quatre concepts…. »*, *op. cit.*, p. 32

Ou faut-il distinguer la discontinuité de l'ICS de la disjonction opérant dans l'amour, et d'abord dans son signe ?

Il nous faut donc suivre encore le fil de ce « trait unique », de ce qui n'est pas « perte » ou « manque » mais vide « dynamique » tel que nous l'avons abordé par la calligraphie.
Disjonction…

Dans le séminaire « Encore » Lacan revient donc vers la question du signe toujours étroitement articulée à celle du discours. Mais nous avons dû faire, avant d'y arriver, un détour par une approche de l'écriture qui la situe comme dimension autonome, hétérogène au signifiant et à la langue parlée.
Ceci n'est pas conforme à la conjecture de Lacan sur l'origine de l'écriture. Pas tout-à-fait conforme non plus à ce que l'on entend par « lettre » dans la mouvance lacanienne. Pas plus conforme au trait unaire parfois à tout faire qui se promène entre la trace et la genèse du signifiant.
Je ne vais pas revenir sur cette distinction entre Trait Unique (trace ET effacement en un seul trait) qui exclut la répétition et la reproduction et Trait unaire (où trace et effacement se déplient dans les deux temps qu'il faut à l'engendrement du signifiant). Le Trait Unique se présente comme la dimension propre d'une écriture qui ne peut se saisir qu'au travers de son fondement qui est celui d'une « ternarité » en laquelle elle fonctionne comme blanc, vide médian, intercalaire. Elle implique par ailleurs un ordre de négativité qui n'est pas celui en jeu dans le signifiant et donc dans la problématique du désir et du fantasme, négation qui est dans ce dernier cas de l'ordre du manque, de la négativité d'une perte ou du deuil.
C'est une autre négation qui existe chez Freud. Hyppolite, alors que Lacan reste encore pris à ce moment-là dans une sorte de métaphysique de la mort, la définit à partir de son commentaire de la «Verneinung» comme cette « marge de non-être » que la négation réserve à l'être. Pourtant Lacan est sur la voie de cette négation « positive », dirais-je, qui fonderait tout autrement la castration que sur la seule négativité d'un manque. Il dira :

> « ce que toute la logique du fantasme vient suppléer, c'est l'inadéquation de la pensée au sexe ou l'*impossibilité* d'une *subjectivation du sexe. C'est cela la vérité du je ne suis pas. Le langage, en effet, qui réduit la polarité sexuelle à un avoir ou n'avoir pas* - la connotation phallique - *fait mathématiquement défaut quand il s'agit d'articuler cette*

> *négation* que je suis en train d'élucider, cette négation qui est celle, en définitive, qui fonctionne dans la castration. Or, c'est le langage qui structure le sujet comme tel et, dans les pensées du rêve où les mots sont traités comme des choses, nous aurons en ce point carrément affaire à *une lacune, à une syncope* dans le récit. Ainsi, alors que le pas je du ça de la grammaire tourne autour de cet objet noyau […], le pas je de l'inconscient est simplement représenté comme *un blanc, comme un vide* par rapport à où se réfère tout le je logique de la Bedeutung. »[83] (c'est moi qui souligne)

Lacan suit en effet le fil d'une négation dont le langage, et donc l'ICS freudien « structuré comme un langage », ne peut rendre compte. Le langage là fait « mathématiquement défaut » dit-il. Lui qui a su rendre compte de l'ICS freudien par la théorie du signifiant ne peut qu'apercevoir ce «trou» qui traverse les élaborations freudiennes.

Ce qui, du langage fait « mathématiquement défaut » est suppléé par ce que la logique du signifiant offre dans le fantasme : faire de l'objet « trou » de la pulsion l'objet manque en cause dans le désir.

Mais un trou, un vrai trou, n'est pas un manque.

Ce qui traverse là, du tracé de la pulsion au « pas-je » de l'inconscient, de l'objet « trou » donc, au « blanc » qui s'inscrit non comme manque mais pure lacune dans l'ordre du langage et du signifiant, c'est cette dimension qui *troue* le langage lui-même.

C'est le « ne pas » de l'être du sujet, la négation qui creuse cette marge du « non-être » qu'elle réserve à l'être comme le commentait Hyppolite. C'est *l'hétérologie* de Bataille comme « expérience de l'impossible qui *nie* le langage : *l'hétérogène* » (c'est moi qui souligne).

Cette dimension est de l'ordre du Réel et ne peut s'appréhender que comme dimension d'une écriture. Écriture qui peut aller jusqu'à nier le langage lui-même, ce qui ne peut se faire comme Joyce qu'à se « désabonner de l'inconscient »…il faudrait ajouter « freudien ».

Ce qui retient Lacan (jusqu'à un certain point où il l'élaborera sans le dire vraiment) c'est qu'il posa l'écriture, jusque dans la lettre, comme secondaire au signifiant. Or il faudrait la définir cette dimension comme autonome au regard de la langue parlée. De l'ordre d'UN pas tout, donc d'UN pas pris du tout dans le signifiant. Ce que nous avons essayé d'approcher la dernière fois au travers des travaux d'Anne-Marie Christin sur l'écriture chinoise jusqu'à ce Trait

[83] Jacques Lacan, *« L'acte analytique »*, *op. cit.,* p. 195

Unique que Lacan rejoint dans « Lituraterre », comme pari réussi avec l'encre et le pinceau … Pari de quoi ?
Rien de moins que d'écrire l'incommensurable, l'hétérogène, comme « un », c'est-à-dire ici l'objet a : un seul trait qui fait simultanément effacement, écriture d'un … trou.
Écriture qui fait aussi littoral entre langue et langage, donc écriture d'un vide médian, d'un blanc intercalaire, et donc aussi d'emblée dans la *ternarité.* L'enjeu étant ainsi de déplacer le fondement de la castration qui ne saurait dans le symbolique se situer que d'un manque (ce dont s'alimente le fantasme) vers la dimension du Réel : la castration étant dès lors une réponse du Réel, la négation que le Réel introduit dans la dimension d'une l'hétérogénéité, celle de l'écriture.

Comment situer alors cette dimension dans le moment de rupture du séminaire « Encore » ?
Il s'agit bien de rupture car le « discours de l'analyste » (le DA) va être repris dans ce séminaire comme « moment » et plus précisément « moment » d'un changement de discours.
Il faut rester dans la *contemporanéité* de ce « moment ».
Il est de l'ordre de ce qui *émerge*, c'est-à-dire, comme le dit Lacan, de l'ordre d'un « ça bouge, ça vous, ça nous, ça se traverse ».
Prendre ce moment comme émergence du DA, c'est-à-dire le DA lui-même comme émergence et, disons, traversée en tout changement de discours, on ne voit pas très bien comment le lire dans l'écriture que Lacan en donna. Dans cette « ronde » en effet des discours on sait seulement que le DA est l'opérateur par lequel on peut lire les trois autres…C'est-à-dire il est l'opérateur qui fait apparaitre la discursivité en tant que telle en la révélant d'une rotation, d'un changement. Et c'est seulement cela qu'introduit le DA, *un moment de rupture discursive* et de changement de discours par quoi le discours se découvre en sa structure : du fait de ce qui le traverse.
Ce qui traverse, du discours analytique, ne peut se situer que de la façon dont il le définira dans le séminaire XVIII, c'est-à-dire comme « logique de l'action »[84], logique qui ne prend son ressort que de l'impossible qui la détermine en action.

[84] Jacques Lacan*, « D'un discours qui ne serait pas du semblant »,* séminaire 1970-1971, séance du 17 février 1971, version AFI, p. 54 et Seuil , Paris, octobre 2006, p. 61

De l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, la barre, comme nous l'avons abordé lors de la séance précédente à partir de ce qu'en dit Lacan dans « Encore », la barre donc en tout discours prend effet d'écriture. C'est à partir de celle-ci, nous l'avons vu, que le DA ouvre à l'analysant la possibilité d'une autre lecture, lecture du signifié au-delà de ce qui s'entend du signifiant.
L'effet d'écriture du DA est contemporain de ce moment de lecture. Moment du signe aussi où se révèle l'effet disjonctif d'une écriture que nous avons retrouvée dans la barre horizontale de l'Unique Trait dont il s'agit dans « Lituraterre ».
En tout discours, peut-on dire, le discours analytique se tient là, il tient bon la barre ...
Pour retrouver Agamben lisant Foucault avec sa théorisation de la « signature » des choses, nous pourrions dire que cet effet d'écriture *fait fonction d'existence du signe* (et non du « signifiant »). C'est pourquoi ce qui se produit en ce moment du DA, qui n'est de fait que celui d'une rupture du lien social et de la relation signifiante, c'est le signe qui prend existence de ce moment disjonctif.
Il est signe de l'amour en tant que signe d'une disjonction : *de ce que, entre deux, il n'y a pas de rapport.* C'est cet effet de trou entre deux, par la dimension d'une écriture, qui fait lien… d'un non rapport. Ce que développera le nœud borroméen.
Le DA serait là la dimension du Réel en exercice, ouvrant la possibilité dans sa pratique d'une véritable traversée, traversée du discours pour en sortir ailleurs, hors discours, en renouant autrement. Mais ce moment de passage ne saurait se saisir que *d'un signe* qui ne va pas sans *l'acte d'un tracé.*
On sait que Lacan, je l'ai évoqué lors de la séance précédente, était plus que réservé quant à son écriture des discours. A la suite de Foucault qui remarquait que les discours ne sauraient se formaliser ni se compter, Jean Allouch dira lui-même que la discursivité de Lacan fut un échec. Foucault ajoutait aussi, quant à lui, que « le discours n'est pas la vie ».
Peut-être est-ce la vie qui oppose son « ne pas » au discours ou plutôt qui de cette négation le traverse et le troue. Car cet hétérogène, dans la conférence que nous avons précédemment citée, se trouve là dans sa dimension d'extériorité au discours, à l'endroit de l'acte instaurateur (de discursivité) verrouillé dans l'oubli. Il reste toujours en surplomb contrairement à la scientificité où l'acte fondateur est remanié, déplacé et inclus dans les transformations ultérieures. On sait que le moment du « retour à… » est un mouvement de lecture qui fait écriture en levant l'oubli : mais cette écriture n'est que place vide, marque en

creux dit Foucault, lacune (comme Lacan lui-même parlait de « lacune » à propos de ce « pas-je » du langage dans la citation produite plus haut).
L'oubli, le vrai oubli n'est que *ce trou d'un non vécu toujours contemporain de notre présent.*
Ne serait-ce pas aussi la contemporanéité du traumatisme comme ex-sistence au présent ?
C'est en tous cas, pour ce qui nous intéresse, une place vide « marquée », un « blanc » marqué de l'écriture qui se produit au littoral de ce trou. Trou dans le savoir freudien. Il n'est pas question d'aller y chercher ce qui manque, car rien ne manque là où l'être de Freud se dérobe, mais ce qui, de ce mouvement, réélabore sans cesse le champ freudien en moments théoriques.
Moments qui restent eux-mêmes inachevés et à proprement parler « ouverts » car il s'agit bien d'un ouvert (excluant sa limite). Ce qui est ici important c'est la discursivité comme, pour reprendre le terme de Lacan, « logique de l'action », qui est simultanément la reprise d'un trou, d'un « trouage » qui est l'acte instaurateur lui-même resté dans l'hétérogénéité de son lieu. Et donc toujours contemporain de ce que met en œuvre la pratique analytique.
Le DA est ainsi la contemporanéité en acte de son instauration, paradoxalement si vous voulez, il n'est qu'une logique en action qui traverse, fait rupture discursive et trou en tout discours. Ainsi le fameux « retour à Freud » devient « retour de… » en acte c'est-à-dire, plus conformément à l'écriture par laquelle Foucault sous-titrait sa conférence, la « fonction du retour à… » est la logique de ce qui revient toujours à la même place et qui ne se découvre que dans la contemporanéité de l'acte qui la marque.
Ce qui suffit à faire fonction d'existence…d'un signe.
Mais passé l'éclair du signe qui est peut-être le moment d'un nouvel amour, si tant est qu'on en marque le coup, s'ouvre sans doute une alternative. Soit repartir dans la ronde des discours, non sans un changement évidemment, soit rester hors discours c'est-à-dire sortir de la discursivité, pour renouer autrement.
Il faut sans doute pour cela mettre en œuvre une autre écriture, celle qui doit sans cesse se réinventer car elle ne saurait se répéter. Se réinventer *en acte de tracé*. Unique chaque fois, dans le un par un d'une singularité quelconque. Sans doute faut-il repartir plusieurs fois dans le manège des discours et dans la ronde du signifiant pour faire de ce trou qui fait signe autre chose qu'un faux trou, prêt à loger le désir dans la métonymie du manque à être. Il faut quelques tours de manège.

C’est bien ce moment de suspens, de rupture et de sortie de la discursivité que Lacan décrit dès le début du séminaire « Encore ». Il s’agit pour lui de la « réduction de la fonction de l’être dans l’amour ».
Et pour cela il faut tirer le fil d’une écriture qui est en jeu dans le signe pour la produire en acte de tracé et non l’éparpiller dans les petits billets qui font l’inconsistance des mots d’amour.
Avoir le courage de l’amour… c’est réinventer l’écriture.
Quoi qu’on en dise l’être nous tient, ne serait-ce que par le mince fil de sa question et son prix ne chiffre que le montant de ce qui se dérobe, pas d’un manque. Je cite Lacan[85] :

> « Entre deux (dit Lacan) quels qu'ils soient, il y a toujours l'Un et l'Autre, le Un et le petit *a*, et l'Autre ne saurait, dans aucun cas, être pris pour un *Un*. C'est en tant que dans *l'écrit* se joue quelque chose de brutal, de prendre pour uns tous les uns qu'on voudra, que les impasses qui s'en révèlent sont par elles-mêmes, pour *nous, un accès possible à l'être, et une réduction possible de la fonction de cet être, dans l'amour*. Je veux terminer en montrant par où le signe se différencie du signifiant. Le signifiant ai-je dit, se caractérise de représenter un sujet pour un autre signifiant. De quoi s'agit-il dans le signe? Depuis toujours, la théorie cosmique de la connaissance, la conception du monde, fait état de l'exemple fameux de la fumée qu'il n'y a pas sans feu. *Et pourquoi n'avancerai-je pas ici ce qu'il me semble? La fumée peut être aussi bien le signe du fumeur.* Et même, elle l'est toujours par essence. Il n'y a de fumée que de signe du fumeur […] *Le signe n'est donc pas le signe de quelque chose, mais d'un effet* qui est ce qui se suppose en tant que tel d'un fonctionnement du signifiant. *Cet effet est ce que Freud nous apprend, et qui est le départ du discours analytique, à savoir le sujet.* Le sujet, ce n'est rien d'autre - qu'il ait ou non conscience de quel signifiant il est l'effet - que ce qui glisse dans une chaîne de signifiants. *Cet effet, le sujet, est l'effet intermédiaire entre ce qui caractérise un signifiant et un autre signifiant, à savoir d'être chacun, d'être chacun un élément. Nous ne connaissons pas d'autre support par où soit introduit dans le monde le Un, si ce n'est le signifiant en tant que tel, c'est-à-dire en tant que nous apprenons à le séparer de ses effets de signifié.* Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, *en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière. Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance. Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour.* » (c’est moi qui souligne)

On le lit ici le signe ne représente plus quelque chose pour quelqu’un mais est signe d’un effet qui est le sujet, donc, l’amour comme signe est aussi signe du sujet et, par ailleurs comme nous l’avons proposé, *disjonctif*.

[85] Jacques Lacan, *« Encore », op. cit.*, p. 48

C’est d’un entre deux, pour lequel il faut que chacun soit « un », que le signe peut prendre effet car dans la chaîne ça court toujours, ça glisse. La métonymie s’empare du sujet comme « manque à être » faisant glisser toujours ailleurs l’être de cet étant. Ce qui laisse de l’espoir mais un espoir qui finit par lasser. C’est la coupure signifiante dans jeu de la représentation du sujet dans l’ordre signifiant qui laisse un reste incommensurable à l’un, reste métonymique qui est l’objet a.
Ainsi Lacan pour réduire cet incommensurable à l’un avance la « brutalité » de l’écriture qui seule peut le permettre.
Mais de quelle écriture s’agit-il ? Celle qui par la lettre ne saura le conduire bien loin dans ce cas ou bien celle qui est en train d’advenir dans son élaboration ?
En effet entre deux, nous dit-il, il y a toujours l’Un et l’Autre, l’Un et le petit a. L’Autre n’est pas à la mesure de l’Un, étant de l’ordre de l’Un-en-Moins justement. Ce qui n’est pas le « -1 » ou le manque d’un, évidemment.
L’un-en-moins est plutôt de l’ordre de l’incommensurable qui s’accommode fort bien du supplément de « l’Un-en-peluce » ou du « Paspeludun » qui est le pari gagné d’une écriture, comme nous l’avons vu, qui écrit finalement celui de l’objet a. Cette écriture qui permet de réduire à l’un tous les uns qu’on voudra, comme il le dit, ne peut être que disjonctive, en se produisant dans l’immédiateté d’une ternarité : entre l’un et l’autre qui devient « un autre » elle s’inscrit comme un trou qui les disjoint (aucune partie commune). Ce qui fait signe d’un sujet qui, par ce « un », s’individualise » de fait en y « perdant » si j’ose dire sa division… *Car la disjonction n’est pas la coupure signifiante.*
Cette problématique de la disjonction conduira Lacan à reprendre dans le « Sinthome » la définition du S1 et du S2 pour sortir de l’impasse que la binarité introduit au niveau de la relation signifiante et ceci afin de produire ce lien d’un non-rapport entre deux.
Le symbolique s’en trouve quasiment effacé dans le nœud à quatre car le symbole comme pièce cassée se trouve disjoint en symbole et sinthome.
Symbole, c’est-à-dire l’essaim de S1 qui fait enveloppement, s’individualisant comme un élément. Sinthome qui comme il le dira dans « l’Insu que Sait… » « est signe, en tant que réellement écrit » [86]. Mais pour qu’il y ait disjonction, il faut qu’il y ait un trou, un vrai trou ; ce sera la droite infinie comme vrai trou traversant entre symbole et sinthome.

[86] Jacques Lacan, *« L’insu que sait de l’une bévue s’aile à mourre », op. cit.*, p. 122

Remarquons qu'au niveau de cette cassure, de cette disjonction, se produit l'objet a dans sa dimension d'écriture : il n'a pas à apparaître comme tel dans le nouage car il n'est qu'écriture... d'un trou.
Sorti de la place du manque où il s'abritait, l'objet est passé au trou.
Ce n'est pas la lettre, c'est l'écriture dont se fait sa litière justement, voire son ravissement. C'est le moment sans doute où la « main singulière » d'un poète aussi bien « écrase l'universel » en portant sur l'Autre cette barre d'une négation bien singulière entre le « pas un » et le « pas tout », où l'on apprend à se ranger au pas du un par un.
Nous ne sommes pas très éloignés de la « synthèse disjonctive » par laquelle Deleuze proposait de lire Foucault, rapprochant des termes pour en dégager une dimension qui ne pouvait s'appréhender de façon dialectique dans un système d'opposition ("diagonalisation" d'Agamben [87] selon le terme de Badiou). Mais nous reviendrons plus tard sur le séminaire XXIII de Lacan. Car je voudrais, pour l'instant, revenir vers cette « réduction de la fonction de l'être dans l'amour ». Pour cela je vais vous citer ce passage où Lacan revient lui-même sur ce que nous avons essayé de situer dans cette fonction d'un « retour à … » :

> « Marx et Lénine, Freud et Lacan *(dit-il)* ne sont pas couplés dans *l'être*, c'est par *la lettre* qu'ils ont trouvée dans l'Autre que comme *êtres* de savoir, ils procèdent *deux par deux* dans un Autre supposé. Le *nouveau* de leur savoir, c'est que n'en est pas supposé – quoi ? - que l'Autre en sache rien ! Non pas bien sûr « *l'être qui y a fait lettre* » car c'est bien de l'Autre qu'il a fait *lettre* à ses dépens, *au prix de son être* […] pour chacun : pas de « *rien du tout* » mais non plus pas de « *très beaucoup* ». Pour dire la vérité, ces êtres, ces êtres d'où se fait la lettre, je vais vous faire sur eux une petite confidence : je ne pense pas […] que la haine ni l'amour, que « l'*hainamoration* », en ait vraiment étouffé aucun. ».[88]

L'amour qui est, comme il le dira, la rencontre de deux savoirs inconscients est pour autant simultanément de l'ordre d'un ne rien vouloir savoir de ce qu'il en est de cette rencontre avec l'autre. La quête de l'être ne s'y soutient que de ce qu'elle ignore.
Entre Freud et Lacan qui ne s'étouffent nullement d'amour (dixit Lacan « en confidence » l'enjeu du savoir ne recule nullement devant la vérité de l'être qui s'offre dans le signe. Cette marque en creux, cette lacune entre Freud et Lacan

87 Alain Badiou, Giorgio Agamben, «Intervention dans le cadre du Collège international de philosophie sur le livre de Giorgio Agamben : la Communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque».

88 Jacques Lacan, *« Encore »*, *op.cit.* p. 89

qui pour Lacan fait fonction d'existence du signe est ce dont il peut, dans l'effectuation d'une lecture, produire une élaboration.
Mais cette écriture à un coût, celui de l'être.
Cet « en faire » écriture, ou enfer si vous voulez, en chiffre le dépens. Ainsi la réduction de la question de l'être dans l'amour se pose dans l'enjeu de la lecture de son signe. Signe qui est de la nature d'un trou à quoi, comme il le dira dans le « Sinthome », Lacan répondra *sinthomatiquement* à Freud.
Le Réel étant sa réponse comme nouage d'un non rapport entre deux et entre eux-deux. Dans l'espace d'un indécidable entre Freud et Lacan, c'est l'indécidable qui forcera l'écriture d'un réel. Ce qui invite à se déplacer vers la nature de la disjonction qui se surprend et se suspend dans ce qui fait signe d'un sujet.
Ainsi faut-il se déplacer aussi vers la dimension d'une écriture naissante chez Lacan, dans ce moment de rupture discursive où ce qui fait signe l'invite à sortir de la *dicursivité* pour faire lien encore, encore mais autrement. Si, comme il l'a dit, c'est par le signe qu'on entre dans la matrice d'un discours, au moment d'un changement, nous apercevons là que c'est aussi par le signe qu'on en sort. Cette écriture s'attrape ici par plusieurs fils.
Elle apparaît progressivement et d'abord au travers de cette notion d'un enveloppement car le sujet qui fait effet d'un signe n'est pas celui de la coupure signifiante mais de ce qui va de « la phrase articulée » à une « vie toute entière ». L'« élément » et l'élément comme UN se déplace, comme il le dira à la fin de ce séminaire, vers ce qui va du « phonème » à « toute la pensée » en passant par le mot, la phrase et ajoutons, pas pour rien, l'énoncé. Et l'énonciation se déplace aussi dans l'enjeu du signe.
Elle n'est pas là comme existence au dit, ni « derrière ce qui se dit » mais comme *limite du dit pour y faire écriture.*
Quand le dire ne va plus jusqu'à pouvoir exister au dit, nous explique Lacan, c'est là que dans l'expérience analytique, à la limite du dit, un réel peut être atteint. *Autrement dit quand l'impossible à dire finit par s'écrire.*
Ce qui peut être rapproché de ce que nous avons pu noter de l'énonciation chez Foucault, liée à l'écriture et à l'élément « énoncé » comme unité individualisée. C'est le Nom de l'auteur qui chez Foucault ne devient que cet effacement, ce blanc, dans l'espace de son écriture qui fait découpe des énoncés et limite des dits. Lacan dans l'espace du signe où se surprend l'enveloppement de toute une vie va faire de ce bouclage un rond de ficelle.

C'est la vie comme Quignard, « la vie non comme tentative d'aimer mais comme son Unique essai. »[89] Toujours unique à chaque fois et au moment du signe car ce ne saurait être le même. Mais cet « UN » comme « élément » fut-il rond de ficelle, implique une sorte d'« individualisation ». Ce qui ne permet pas de le confondre au UN différentiel du signifiant.

Ainsi le terme d' « individu », rare chez Lacan jusqu'alors, car forcément évincé par la définition du sujet, revient vers la fin du séminaire. Il y revient en appelant d'une certaine façon ce qui apparaîtra sous le terme de « parlêtre ».

> « Je réduis l'hypothèse, dit Lacan (il parle là de l'hypothèse « sujet »), à ceci qu'elle est nécessaire au fonctionnement de lalangue. Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que de dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous ayons que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que *c'est l'individu parlant qui le supporte, c'est que le signifiant devient signe[*…] C'est parce qu'il y a l'*inconscient*, à savoir *lalangue* en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe, et entendez ce signe comme il vous plaira y compris le *t.h.i.n.g*, de l'anglais *thing*, à savoir *la chose* ».[90]

La chose qui fait signe plutôt que le signe de la chose.

La chose fait signe d'une disjonction dans le champ de la jouissance. Les ronds de ficelle se tissent en tirant le fil d'une écriture qui se fonde d'une ternarité. *L'écriture en jeu dans le signe se réinvente en écriture d'une ternarité.*

Nous avons là en tout cas ce qui, par le signe, tourne autour d'une disjonction qui concerne l'amour et la question du sujet mais aussi le champ de la jouissance.

Ce trou qu'ils ont en commun est de l'ordre de ce qui cesse de ne pas s'écrire dont le seul qui puisse en pâtir n'est pas le sujet mais cet individu parlant que Lacan nomme « parlêtre ». Car qu'est ce qui s'écrit finalement ?

Ce qui fait signe d'un sujet renvoie de façon de plus en plus hypothétique à ce que nous nommons sujet, comme l'indique Lacan, car le sujet n'est pas un être nous rappelle Lacan mais un simple supposé à *ce qui parle*. Et ce « ce qui parle » ne saurait affecter le sujet bien évidemment mais l'individu qui le supporte.

C'est le *parlêtre* qui se trouve affecté par ce qui fait signe d'un sujet, car le signe, rappelons-le a effet d'affect et non de sens. Il en est affecté mais sans doute ne veut-il rien en savoir de plus car

[89] Pascal Quignard, *« Vie secrète », op. cit.,* p. 223

[90] *« Encore », op. cit.,* p. 130

> « ce qui parle, dira Lacan, n'a affaire qu'avec *la solitude*, sur le point du *rapport* que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait : *qu'il ne peut pas s'écrire*. Cette *solitude*, elle, de *rupture du savoir*, non seulement *elle* peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence : *ce qui d'une rupture de l'être laisse trace*. »[91] (c'est moi qui souligne)

Ce qui fait signe d'un sujet dans l'amour n'est que ce qui laisse la trace d'une rupture d'être.

Indiquons seulement pour l'instant que Lacan précise dans ce même séminaire que cet autre ainsi affecté en est fait lui-même sujet et, plus encore que ce qui fait ainsi signe est susceptible de causer le désir: y aurait-il un déplacement de ce qui cause le désir ou simplement une redéfinition de sa « nature » ?

En tout cas quelque chose se resserre là autour d'un trou qui ne se soutient, lui, si j'ose dire, que d'une dimension absolument hétérogène, ce qui fait trou de la jouissance dans le champ de la sexualité. Ce qui s'écrit ne saurait donc venir d'ailleurs que de cet idéalisme que Lacan évoque autour justement de son texte « Lituraterre » :

> « Qui sait si le fait que nous pouvons *lire* ces ruisseaux[…]que je regardais au retour du Japon sur la Sibérie […]comme *trace métaphorique de l'écriture*, n'est pas lié[…]« *lier » et « lire », c'est les mêmes lettres, faites-y attention* […] n'est pas lié à quelque chose qui va au-delà de l'effet de pluie, dont il n'y a aucune chance que l'animal le lise comme tel ?[…]Bien plutôt est-il lié à cette forme d'*idéalisme* que je voudrais vous faire entrer dans la tête […] *idéalisme* qui ressortit à *l'impossible* d'inscrire la relation sexuelle entre deux corps de sexes différents. »[92]

Ce qu'on saisit là apparaît tout à fait fondamental au regard de ce qui est jeu d'écriture dans le signe comme étroitement articulé et dépendant du mouvement d'une lecture.

Lacan lit, il lit à la manière, pour reprendre les propos d'A.M Christin, du devin chinois sur les carapaces de tortue. Il lit la signature des choses, ou de l'achose, il peut lire le désert où le ciel étoilé. Il *lit* et ce faisant, comme il le dit, il *lie* (du verbe *lier*) ce qui ne saurait se lier puisque cette lecture ne se ressource que d'un idéalisme dont le ressort est l'impossible d'écrire ce lien qu'il faudrait, d'écrire le rapport sexuel.

C'est le « ne pas pouvoir » écrire le rapport sexuel qui s'inverse en « pouvoir ne pas » à la manière de Bartleby, « pouvoir ne pas écrire ».

[91] *Ibid.,* p 109

[92] *Ibid.,* p. 109

Ce « ne pas » est une réponse du Réel qui force une écriture dans le mouvement même d'une lecture. C'est ce que Lacan indiquera lui-même dans le nœud borroméen en le désignant comme « forçage d'une écriture » : celle-là même qu'il introduit. Cette écriture, en jeu dans le signe, nous affecte sans doute. Et cet affect nous aveugle sur ce moment de passage qui est de fait un moment de rupture, moment du DA quand il n'y a plus, en cet instant, de discours.

Comment a-t-on pu décrire l'amour comme une suppléance au rapport sexuel qu'il n'y a pas ? Alors que ce qui se rencontre entre deux est de l'ordre d'une rupture d'être, de cette solitude qui nous touche, de ce commun exil qui nous affecte : celui du rapport sexuel.

Le signe, en tout cas, est le moment d'une écriture qui nous sort du lien social, comme dirait AM Christin, qui nous sort, comme l'amour, de la communauté, pour faire lien avec le lieu d'une *hétérogénéité* où la parole n'a plus cours.

C'est le pari ouvert d'une autre écriture.

C'est comme cela que Lacan en sort, sort du discours, pour inventer son « autre écriture », et celle justement qui fera lien d'un non rapport entre deux. Lire et lier dit-il ce sont les mêmes lettres…L'écriture qui se produit à partir du mouvement de lecture du signe est contemporaine d'un tracé en acte, celle du lien borroméen. Passage de la *ternarité* dont se fonde une écriture disjonctive à *l'écriture de la ternarité.*

Lacan insiste beaucoup dans ce séminaire sur le DA comme *logique de l'action* sans le nommer comme tel à ce moment-là. Ce qui revient pourtant c'est cette insistance avec laquelle, lorsqu'il le nomma ainsi, il pointait que l'on entendait mal ce qu'il voulait exprimer en l'écrivant comme il le faisait. Il y revient au début du séminaire « Encore » :

> « J'ai beau dire que cette notion de discours est à prendre comme lien social, fondé sur le langage, et semble donc n'être pas sans rapport avec ce qui dans la linguistique se spécifie comme grammaire, rien ne semble s'en modifier […] *cet usage instituant* nul ne le soulève, du moins à ce qui apparaît… ».[93]

Usage instituant dit-il. En effet, et plus précisément dans le champ de la linguistique, la grammaire se spécifie comme une *logique de l'action*. Et c'est au niveau de *la grammaire en action* que se précise le mieux ce qu'il en est du trou, de ce qui fait disjonction dans le champ de la jouissance. Et pour cause. Car ce signe il faut tout-de-même le ramener vers ce *parlêtre* qui s'en trouve affecté et à l'endroit d'une rencontre en corps incarnée si j'ose dire. C'est par le détour de

[93] *Ibid.,* p. 21

la grammaire que Lacan trouvera un signifiant pas si bête que les autres. Ainsi il dira:

> « On peut même dire que le verbe ne se définit que de ceci : c'est d'être un signifiant « *pas si bête* », il faut écrire ça en un mot, *passibête* que les autres sans doute […] qui fait le passage d'un sujet, d'un sujet justement à sa propre division dans la jouissance, *et qu'il l'est encore moins quand il devient signe c'est-à-dire quand cette division il la détermine en disjonction. »*[94]

Le signe a effet d'affect et cet affect qu'est l'amour est lié à cette béance qui s'inscrit d'une disjonction dans le champ de la jouissance. Il y a dans la rencontre du partenaire la reconnaissance de « ces signes toujours ponctués énigmatiquement », comme le dit Lacan, qui ne sont que la marque singulière dont il est affecté comme parlêtre de n'être sujet que d'être assujetti au savoir inconscient.

Ces signes ne sont dès lors que la marque d'une béance, la trace d'un exil de l'être « non comme sujet mais comme parlant, (la trace) de son exil du rapport sexuel » précisera-t-il. L'effet de cet affect qu'est l'amour ne résulte que de la béance de cette disjonction qui s'inscrit dans le champ de la jouissance.

Quelque chose s'inscrit ainsi, *cesse de ne pas s'écrire* dans le moment du signe non sans relever de cet idéalisme, de ce mirage qu'un lecteur peut lire comme écriture dans les filets d'eau ruisselant d'un désert…ou d'un « désêtre », sibérien. La chose, l'a-chose qui nous fait signe se rencontre en effet, elle est ce quelque chose…

> « qui peut varier infiniment (dira Lacan), quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire […] - illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi, pendant un temps, *un temps de suspension*, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie mirage. »[95]

Il y a là la racine d'une illusion, celle qui dans le moment analytique peut ouvrir à un choix. Mais c'est un choix qui se révèle en acte et peut-être aussi bien celui du poète ou de l'artiste. Sans doute il faut relever ce qui est à la racine de ce possible choix.

Ce qui s'inscrit s'écrit d'un moment, d'un temps de suspension nous dit Lacan, ce qui est le caractère propre d'une écriture qui ne se soutient que d'un suspens.

[94] *Ibid.,* p. 27

[95] *Ibid.,* p. 132

Unique moment et moment Unique, moment d'un Trait Unique en effet. Le mirage ne se produit que de le confondre à l'Un seul.
L'Unique n'est pas l'Un seul, il est du côté du « Papeludun », et il n'est pas non plus de l'ordre du Même qui peut faire l'enjeu du signifiant, comme nous l'avons vu dans la séance précédente, mais je ne vais pas reprendre tout cela. J'en retiendrai seulement qu'en ce moment Unique, ce qui s'écrit fait disjonction dans le champ de la jouissance et nous aveugle de la chose qui en fait signe. Mais, pour le dire ainsi, le mirage se trahit de ce que du « cesse de ne pas s'écrire » l'amour voudrait que ça ne cesse plus, que ça ne cesse pas de s'écrire. Ce passage de l'Unique au Même ne ferait conjugaison qu'à décliner le verbe aimer…. Passage du contingent à la nécessité, c'est ce que voudrait l'amour nous dit Lacan et c'est là son impasse, je veux dire l'impasse de l'amour pris dans les rets du signifiant.
Mais de cette impasse Lacan fait une passe : il passera ailleurs *tirant ce fil d'une autre écriture*. On ne passe plus du *contingent au nécessaire* mais on en reste là dans cette *contemporanéité entre le contingent et l'impossible*, en y tressant quelque chose.
C'est un tracé en acte qui fait retour de la grammaire comme logique de l'action identique en cela au DA, je veux dire au moment analytique ou ce discours de l'analyste n'est plus que ce qui traverse. Car le fil qui est tiré va de fait transfiler ce quelque chose en enserrant un trou, un vrai trou. Je voudrais rappeler cette citation de Lacan que j'ai faite au début et dans laquelle il s'agissait de ce qu'il distinguait entre le « pas-je » du « ça » de la grammaire dans la pulsion et le « pas-je » qui n'est qu'une lacune, un blanc, dans l'espace du langage.
Ceci pour rappeler que la grammaire de la pulsion laisse son « ça » s'articuler d'une logique de négation qui admet une passivité active tout autant qu'une activité passive proche en cela du « non agir agissant » qui ne vient pas seulement du Taoïsme, mais d'une propriété du discours de l'analyste définie par Lacan dans son « Intervention sur le transfert ».[96]
Autrement dit c'est ce qui se décline selon les trois modes de l'actif, du passif, et de la voix moyenne qui permettra à Lacan en l'attrapant d'une seule de ces voix d'en résumer les deux autres dans un « se faire…. », conjuguant actif et passif en une unique boucle. Les trois points de suspension à la suite du « se faire » marquent ici la place vide d'un verbe, naturellement. Mais elles marquent aussi bien le trou et non le manque, l'objet-trou de la pulsion. La grammaire est bien

[96] Jacques Lacan, *« Intervention sur le transfert » in* « Écrits », Seuil, Paris, 4e Trim. 1966, p. 215

comme le disait Lacan le « rabattement de la logique dans la dimension d'un acte ». Il se demandait dans « Les quatre concepts », je crois, comment celui qui a traversé l'expérience analytique pouvait vivre la pulsion. Il commence dans Encore à nous le montrer en faisant émergence de son autre écriture qui est bien l'écriture d'un vrai trou enserré d'une ternarité.
Écriture dont la négativité se positive dirai-je en dynamique du trou. (Lacan devient de plus en plus Taoïste…) Ce trou étant celui du sexe, il est ce qui nous fait désêtre dans l'espace de la jouissance, par quoi la castration trouve son fondement réel.
C'est le nœud qu'il faut « se faire » car de ce nœud on en est fait. Si le « se faire » rappelle celui de la pulsion, le « ça » de sa grammaire nous rappelle en retour qu'il faut, cette écriture-là, c'est sa propriété, sans cesse la réinventer.
Nous ne pouvons être que dans la contemporanéité du « désêtre » qu'elle nous tend. Ce qui ne va pas sans « se faire » rebut aussi, « rebut de l'humanité » : se rapprochant de ce que Foucault cernait comme « infamie de rareté » ou cette « singularité quelconque » qui convient pour Agamben à la « communauté qui vient ».
En quoi Lacan disait qu'écrire ce nœud, produire ainsi l'écriture du réel, pouvait avoir un « effet traumatique ». On peut le dire « troumatique » en effet, et le rapprochement que fait Lacan nous éclaire d'autant sur ce qu'il en est, de fait, du traumatisme. Il y a là en tout cas ce qui tient à l'objet, à l'objet comme écriture réelle et donc comme trou, ce qui affecte le corps de ce qui en résonne ou plutôt, comme il le dira dans le « Sinthome », qui en *consonne*, car il s'agit de ce qui *résonne dans le silence* des pulsions.
Écriture qui fait du corps une « poésie silencieuse » comme le dit Francois Cheng de la peinture chinoise. Le passage est ici celui du moment disjonctif, celui d'une passe entre pulsion et nouage. Ce qui passe d'un « tracé de l'acte», par lequel Lacan définissait l'essence de la pulsion, à un « tracé en acte » dont il s'agit dans le nœud borroméen. Acte d'en tracer « UN ».
C'est ce qui ne sera jamais écrit autrement que dans le moment d'une lecture qui fera écriture, Unique chaque fois. Comme l'écriture, par exemple, que produira Lacan dans la contemporanéité de sa lecture de Joyce.

Avant de terminer en vous citant un passage du « Sinthome » qui me paraît résumer ce que je viens d'essayer d'exprimer aujourd'hui je voudrais m'arrêter un instant sur un amusement grammatical que Lacan produit dans ce séminaire

« Encore ». Un jour il s'est « lâché », dirais-je, en écrivant cette belle phrase « Tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé ».
Comme il avait omis ce qui ne s'entend pas, le « e » à la fin de « aimé », il a trouvé évidemment dans son entourage un lecteur suffisamment attentif pour lui faire remarquer que ceci pouvait vouloir dire qu'il était homosexuel. Il y répond, lors de cette séance du séminaire « Encore », remarquant à son tour que, comme il l'a montré dit-il, « dans l'amour il ne s'agit pas de sexe ». On pourrait en écho imaginer Foucault, attaché à évacuer ce sexe-désir « polluant » du champ de la sexualité, lui répondre à son tour « bon débarras ! ».
Ceci dit je ne sais pas ce que vous en pensez mais outre que, là aussi, il peut y avoir plusieurs lectures, il me semble qu'après tout nous pourrions essayer de suivre cela au fil de la lettre et de son pied si j'ose dire. Je convoquerai à nouveau le « ça » de la grammaire, j'en arriverai même à l'invoquer pour qu'il me réponde du « ce » qu'il introduit dans l'amour justement dans cette autre phrase de Lacan

> « Disons hétérosexuel par définition, *ce qui aime* les femmes quel que soit son sexe propre. »[97]

Etourdit en effet…vous avez bien entendu… « ce qui aime les femmes ». Le « ce » nous rappelant à l'ordre d'une dépersonnalisation sans doute pour retrouver le sexe dans l'amour. Mais aussi , ce faisant , il nous rappelle à l'ordre du « ça » qui est le champ de la pulsion où le sexe est plutôt de l'ordre de ce qui fait trou dans le champ de la sexualité et du corps. Dans le champ de la jouissance.
C'est au regard de la dimension d'hétérogénéité du Réel et non du signifiant qu'il est possible de désigner ainsi *l'hétéros* du sexe mais aussi peut-être le sexe comme *hétéros.* C'est « l'hétérotopie » du corps, pour reprendre ici ce terme forgé par M. Foucault.
Ainsi l'amour lui-même s'en féminise du fait de cet hétéros en chacun, quel que soit son sexe propre. Et Lacan lui-même s'en trahira, par la grammaire, à la fin de ce séminaire et, il est vrai, à la pointe extrême où le ne rien vouloir savoir pousse l'amour, issu d'une triple négation, dont on voit ici la fonction :

> « « il ne se peut pas, *dira-t-il,* qu'il (*il s'agit du sujet*) ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente avec l'autre[…]ainsi de ce sujet va-t-il à l'être qui s'y trouve pris […]La rencontre de l'être

[97] Jacques Lacan, *« L'étourdit », op. cit.*

> comme tel, c'est bien là que par la voie du sujet l'amour vient à aborder[…]L'abord de l'être dans l'amour est-ce que ce n'est pas là que réside ce qui en somme s'avère être l'extrême, *l'extrême de l'amour, la vraie amour, la vraie amour* débouche sur la haine, assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui en a fait la découverte, la modulation éternelle des thèmes sur l'amour en porte suffisamment le reflet ».

Le « e » élidé de la première citation, parti on ne sait où, revient ici pour marquer ce qu'il y a de plus vrai dans l'amour en le féminisant: « la vraie amour ».
Dans cette féminisation de l'amour, l'amour nous rappelle qu'il signe aussi l'ouvert du choix de sexe. Le choix de son « hétéros » en l'occasion, soit de la dimension d'hétérogénéité qu'il reçoit du Réel : ce qui se situe à droite des formules de la sexuation, ouvert entre le contingent et l'impossible, dans la singularité quelconque du un par un qui nie l'universel d'une autre façon. Ça peut s'écrire de bien des façons mais c'est bien une femme qui pourrait le dire…
Ce que peut devenir un homme aussi bien en sortant de cette collection où il se trouve habituellement pris pour devenir même pas un homme, quand la jouissance ne lui répond que d'un réel qui fait trou. En le barrant de cette autre négation qui tient à une dimension d'écriture dont je viens d'essayer de… parler.

Je voudrais pour finir revenir, pour l'illustrer de trois ou quatre citations de Lacan tirées de la séance du séminaire « Le sinthome ». J'ai souhaité utiliser ce Trait Unique de Shitao, appuyé sur la lecture du texte « Lituraterre » et sur les thèses soutenues par AM Christin, pour faire à mon tour l'hypothèse qu'il y aurait là un paradigme de la dimension propre de l'écriture ; de l'*autonomie* de l'écriture au regard du signifiant et de la parole.
Vide médian entre attaque et suspens, il écrit le pas tout de chacun de ses traits, Unique à chaque fois dans la singularité du un par un qui n'est de nulle répétition et de nulle reproduction.
Écriture d'un trou, d'un vide dynamique entre deux fondé d'emblée sur une ternarité. Il n'est pas l'Un seul et il n'est pas non plus le Même chaque fois. C'est une « autre écriture » qui, de sa nature, est de l'ordre d'un faire qui doit la ré-inventer sans cesse dans la contemporanéité d'un acte de tracé.
Lacan parlant de la construction du nœud ou plutôt de la chaîne borroméenne, continue ainsi : `

> « Il faut le faire ! Il faut le faire, ça veut dire quoi ? Ça se réduit à l'écrire. Ce qu'il y a de frappant, de curieux, c'est que ce nœud, comme ça, que je qualifie de borroméen, vous devez savoir pourquoi, enfin, est un appui à la pensée. C'est ce que je me

> permettrais d'illustrer du terme, du terme qu'il faut que je l'écrive comme ça : appensée, ça permet de, d'écrire autrement la pensée. C'est un appui à la pensée. Ce qui justifie l'écriture que je viens de vous mettre là sur cette petite feuille de papier blanc. C'est un appui à la pensée, à l'appensée, mais c'est curieux qu'il le faille, cet appui, si je puis m'exprimer ainsi, c'est curieux que, qu'il faille l'écrire pour en tirer quelque chose. Parce que il est tout à fait manifeste que ça n'est pas, que ça n'est pas facile de se représenter cette chaîne — puisqu'il s'agit, en réalité, non pas d'un nœud mais d'une chaîne —, cette chaîne borroméenne, ça n'est pas facile de la voir fonctionner rien qu'à la penser, cette fois-ci, en coupant le terme, en coupant le « la » du « penser ». C'est pas facile. C'est pas facile même pour le plus simple. Et c'est bien en quoi ce nœud porte quelque chose avec lui. Il faut l'écrire. Il faut l'écrire pour voir comment ça fonctionne, ce nœud bo. Ça fait penser à quelque chose qui est évoqué quelque part, dans Joyce, où sur le mont Neubo la loi nous fut donnée. Une écriture, donc, est un faire qui donne support à la pensée. *A vrai dire, le nœud bo en question change complètement le sens de l'écriture. Ça donne à ladite, à ladite écriture, ça donne une autonomie*. Et c'est une autonomie d'autant plus remarquable que il y a une autre écriture qui est celle sur laquelle Derrida a insisté, c'est à savoir celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant. Derrida a insisté, mais il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie… »[98]

Le retour de Derrida ici peut être étonnant mais il est inévitable car il est inévitable de ne pas penser à ce que Lacan a pu en dire concernant l'écriture. Toutefois Lacan le dépasse immédiatement car, de fait, il ne s'agit pas d'une simple précipitation du signifiant, mais de sa reprise dans la dimension d'autonomie propre à l'écriture.

Lacan poursuit en tirant les conséquences de cette « autre écriture » :

> « Mais, ce qui reste, c'est le signifiant; c'est-à-dire, ce qui se module dans la voix n'a rien à faire avec l'écriture. C'est en tout cas ce que démontre parfaitement mon nœud bo. Ça change le sens de l'écriture. Ça montre qu'il y a quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants. Et on les accroche comment, ces signifiants? Par l'intermédiaire de ce que j'appelle: dit-mension ; là aussi, parce que je suis pas du tout sûr que ça ne vous ait pas échappé. C'est comme ça que je l'écris : mension du dit. Ça a un avantage, cette façon d'écrire. C'est que ça permet de prolonger mension en mensionge et que ça indique que le dit n'est pas du tout forcément vrai ».

Où l'on retrouve cette articulation d'un impossible à dire qu'il n'est pas impossible d'écrire comme limite du dit. Dans ce qui suit l'on saisit ce retard marqué ici chez Lacan de la pensée (fut-ce la sienne propre) sur l' « apensée » (en un seul mot) qui est celle de l'élaboration, son élaboration, qui ne saurait être

[98] Jacques Lacan, *« Le sinthome »,* séminaire 1975-1976, version AFI. p. 155

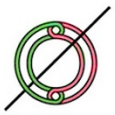
qu'écriture. Ceci, vous allez le voir, implique un retour sur deux notions essentielles celle de *l'objet « a »* et celle du *trait unaire* pour qu'ils « collent » mieux, pour les recoller dans cette dimension propre de l'écriture.
Ainsi le trait revient vers ces lignes droites que Lacan saisissait dans la géométrie de l'espace d'une géographie japonaise au moment où il écrivit « Lituraterre » :

> « La seule introduction de ces nœuds bo, de l'idée qu'ils supportent un os, en somme, un os qui suggère, si je puis dire, suffisamment quelque chose que j'appellerai, dans cette occasion, osbjet, qui est bien ce qui, ce qui caractérise la lettre dont je l'accompagne, cet *osbjet*, la lettre petit a. Et si je le réduis, cet *osbjet*, à ce petit a, c'est précisément pour marquer que la lettre, en l'occasion, ne fait que témoigner de l'intrusion d'une écriture comme autre, comme autre avec, précisément, un petit a. » [99]

Le petit a n'a plus à apparaître comme objet ni comme lettre, puisque cette « autre écriture » est ce qu'il est réellement. Lacan continue :

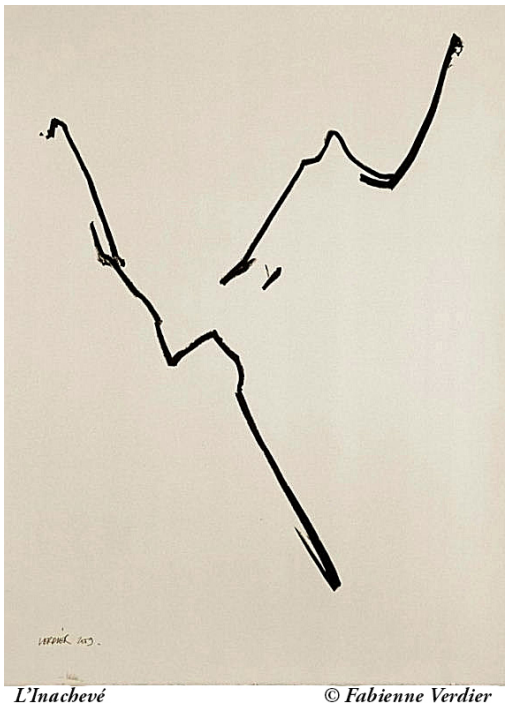
> « L'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant. C'est quand même pas d'hier que je me suis intéressé à cette affaire de l'écriture et que j'ai en somme promue la première fois que j'ai parlé du trait unaire, Einziger Zug dans Freud (*rappelle-t-il*). J'ai donné, du fait du nœud borroméen, *un autre support à ce trait unaire*. Un autre support que, comme ça, je ne vous ai pas encore sorti, que dans mes notes, j'écris D I. ce sont des initiales, et ça veut dire droite infinie. La droite infinie en question, ça n'est pas la première fois que vous m'entendez en parler, c'est quelque chose que je caractérise de son équivalence au cercle, c'est le principe du nœud borroméen[…] Pourquoi est-ce que la droite infinie a cette vertu, cette qualité? C'est parce que c'est la meilleure illustration du trou. La topologie nous indique que dans un cercle, il y a un trou au milieu. Et même qu'on se met à rêver sur ce qui en fait le centre, ce qui se prolonge dans toutes sortes d'effets de vocabulaire […] La droite infinie a pour vertu d'avoir le trou tout autour. C'est le support le plus simple du trou »[100]

Droite infinie, ligne et trou à la fois, dans cette incidence dont se fait le lien disjonctif du symbole et du sinthome, la droite infinie permet au trait unaire de rejoindre enfin son vrai support, ce trait Unique qui traduit l' *« Einziger Zug »* (rappelé ici par Lacan).



[99] Jacques Lacan, *« Le sinthome », op. cit.*, leçon du 11 mai 1976, p.155

[100] *Ibid.*



L'Inachevé *© Fabienne Verdier*